

## MADAME BOVARY, L'ÉCHEC D'UNE VIE BOURGEOISE

A Balbino Manuel Macías López et Antonio Conde Falcón.

“...elle souffre et pleure dans vingt villages de France, à cette heure même” (1).

### 1. Sartre pourra blâmer “l’homme” G. Flaubert mais jamais “l’écrivain”.

Sartre, comme Louise Colet (maîtresse de Flaubert) pense que Flaubert s’illusionne, idéalise sa fonction et son état. Ils ironisent sur ce “dieu” qui “vit en bourgeois”, dans une calme retraite et se révèle incapable de quitter “les jupons de sa mère”.

“On m’a si souvent reproché d’être injuste pour Flaubert, —écrit Jean Paul Sartre— que je ne puis résister au plaisir de citer les textes suivants, que chacun peut vérifier dans la correspondance:

—Je crois que la foule, le troupeau, sera toujours haïssable. Il n’y a d’important qu’un petit groupe d’esprits, toujours les mêmes, qui se repassent le flambeau.

—Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours au dernier rang, puisqu’il est le nombre, la masse, l’illimité.

—Ah! comme je suis las de l’ignoble ouvrier, de l’inepte bourgeois, du stupide paysan et de l’odieux ecclésiastique...” (2).

En blâmant cette attitude de Flaubert envers les classes sociales les plus humbles et deshéritées, Sartre ne fait que découvrir l’esprit d’un homme orgueilleux et solitaire qui vit isolé du monde. C’est un profond humanisme, un émouvant désir d’améliorer la condition humaine qui pousse Sartre vers la critique impitoyable d’un être qui doit nier ce monde-ci pour exalter le “paradis” de l’art, le refuge des élus (“Le seul moyen de ne pas être malheureux est de s’enfermer dans l’Art et de compter pour rien tout le reste” (3). L’existentialisme de J.P. Sartre qui est tout d’abord un humanisme (l’homme est le noyau de tous ses soucis) ne peut admettre ce refus de la vie, cette évasion du monde réel et de tous ses problèmes, ce manque de res-

ponsabilité avec son histoire (puisque c'est lui qui fait sa propre histoire, c'est à lui de la changer).

Voici deux pensées contradictoires, deux conditions humaines opposées. Flaubert ne croit pas à la transformation du monde et de l'homme; la vie est une affaire pénible qu'il faut accomplir patiemment, "nous ne sommes que corruption et putréfaction successives, alternatives, envahissantes". Le seul moyen pour ne pas périr est "d'escamoter la vie" ("La vie n'est tolérable qu'à la condition de n'y jamais être" (4)).

Sartre a étudié "l'existence humaine" à travers une philosophie qui a changé complètement le panorama de plusieurs générations d'après la dernière Grande Guerre, ayant abouti à la négation de Dieu, qui symbolisait le sacrifice de ce monde-ci, visant un autre monde qui pense au spirituel et jamais au temporel. Ce refus d'un espoir religieux ne signifiait point lancer l'homme vers le désordre et le chaos mais tout simplement la divinisation de l'homme.

Quand Flaubert cherche à détruire l'homme qu'il est parce que c'est ce qu'il a de commun avec "les autres", Sartre prétend démontrer avec son action qu'il est tout d'abord une condition humaine.

Quand Flaubert aspire à devenir un dieu (contemplatif) dans son monde romanesque, et un désir de se laisser entendre mais jamais voir (Impersonnalité), Sartre aperçoit le libre choix d'un homme de devenir écrivain et donc de s'engager avec son lecteur ("l'œuvre est une action secondaire"), sans oublier qu'il est d'abord un "homme" et après un homme qui a pleine conscience de sa responsabilité d'écrivain.

Et jugeant l'écrivain par son existence, par les événements qui l'engagent pour toute une éternité, Sartre blâme l'attitude de Flaubert, au point de le faire responsable "de la repression qui suivit la Commune" "parce qu'il n'avait pas écrit une ligne pour l'empêcher" (5).

Mais en lisant "Mme Bovary" on découvre l'erreur de Sartre, de juger l'écrivain par l'homme qu'il fut. Le Flaubert qui fait vivre Emma Bovary dans cette ambiance paysanne et bourgeoise est un des meilleurs écrivains français, un écrivain qui écrit "avec la tête et pas avec le cœur" ou bien "avec le cœur froid".

Nous pouvons adorer ce Flaubert écrivain comme un dieu des Arts, et aussi haïr avec Sartre "l'homme" G. Flaubert, celui qui déteste les paysans, les ouvriers, les bourgeois, ... enfin, celui qui nie la vie matérielle.

## 2. Madame Bovary, roman écrit avec la tête.

“Méfions-nous de cette espèce d'échauffement qu'on appelle l'inspiration, et où il entre plus souvent d'émotion nerveuse que de force musculaire... Il faut écrire froidement. Ce n'est pas avec le cœur qu'on écrit, c'est avec la tête” (6).

Flaubert avoue avec ces mots que Mme Bovary ne sera point un roman produit par hasard mais “une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie” (7).

La structure du roman a été si bien étudiée par Flaubert que la “joie esthétique” naît d'elle-même sans être forcée. Notre tâche sera de dévoiler cette structure (aussi avec “la tête”) et plonger dans une société “décadente” pour arriver à connaître “l'échec d'une vie bourgeoise”, représentée par le couple Charles-Emma.

La critique d'un Flaubert qui veut tout chanter et ne rien blâmer est évidente, personne ne peut la nier: **c'est la critique de l'idéologie d'une société décadente dans une ambiance de province à travers une intrigue amoureuse.**

L'idéologie de cette société du XIX<sup>e</sup> siècle apparaît sous les effets qu'elle produit chez Charles et Emma Bovary.

**Emma** représente toutes ces jeunes filles malheureuses qui ont été élevées dans une ambiance religieuse, qui ont toujours vécu isolées dans un foyer froid (sans la compréhension d'une mère), qui ont été empoisonnées par un romantisme bourgeois, qui ont fait un mariage trompé, qui ont cherché l'amour dans des rêveries et qui ne l'ont jamais trouvé dans sa plénitude, et qui ont été entraînées vers l'adultère... (Cette mort misérable d'Emma ne symbolise-t-elle pas la chute causée par tout cet ensemble de malheurs?).

**Charles** parle pour tous ceux qui ont été élevés dans une famille pleine de rancune, qui ont reçu une éducation laïque et détournée de la vie, qui ont vécu toujours dans un vide absolu, qui se sont mariés par imposition de leur mère, qui n'ont jamais eu de volonté, qui n'ont pas cherché l'amour quand ils croyaient l'avoir, et enfin, qui ont produit leur propre échec.

L'idéologie de cette société est aussi représentée par d'autres personnages, des personnages secondaires, comme **Rodolphe**, séducteur sans scrupules, “don Juan” présomptueux et bavard qui se donne du plaisir à poursuivre les femmes mariées et qui place le but de son existence sur la conquête d'une femme. **León** ne vaut pas mieux, sa faiblesse et sa lâcheté le définissent.

**M. Homais**, le pharmacien, représente une grande famille d'êtres imbéciles qui veut acquérir de l'importance par n'importe quel moyen (en blâmant la religion, en

écrivait des articles dans un journal de Rouen, en parlant toujours avec des termes scientifiques). C'est-à-dire, des individus qui aiment devenir le centre des causeries.

**L'abbé Bournisien**, un curé de village d'une opacité spirituelle, qui place très haut le ciel mais qui n'y pense jamais. Il sacrifie cette vie pour une autre meilleure mais, sans le vouloir, il donne plus d'importance aux événements produits sur la terre qu'aux besoins spirituels de "son troupeau".

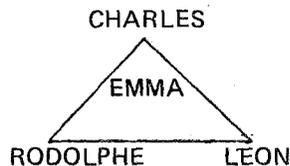
Quant à monsieur **Lheureux**, un coquin qui occupe une place très importante dans la mort d'Emma (dans l'aspect matériel, c'est-à-dire par l'argent, c'est lui qui pousse Emma vers le suicide). Il représente ce vieux "juif" qui marchande avec les âmes délicates et mousses et qui les utilise pour son propre bénéfice, un "bourgeois" qui possède l'esprit de "L'Avare" de Molière.

Flaubert savait bien l'œuvre qu'il avait achevée, c'est pourquoi il ajouta ce deuxième titre: "**mœurs de province**". L'antagonisme entre la campagne et la ville, entre la vie de province assez monotone et appauvrie, et celle de la ville, joyeuse et pleine de vacarme et de loisirs, apparaît le long du roman:

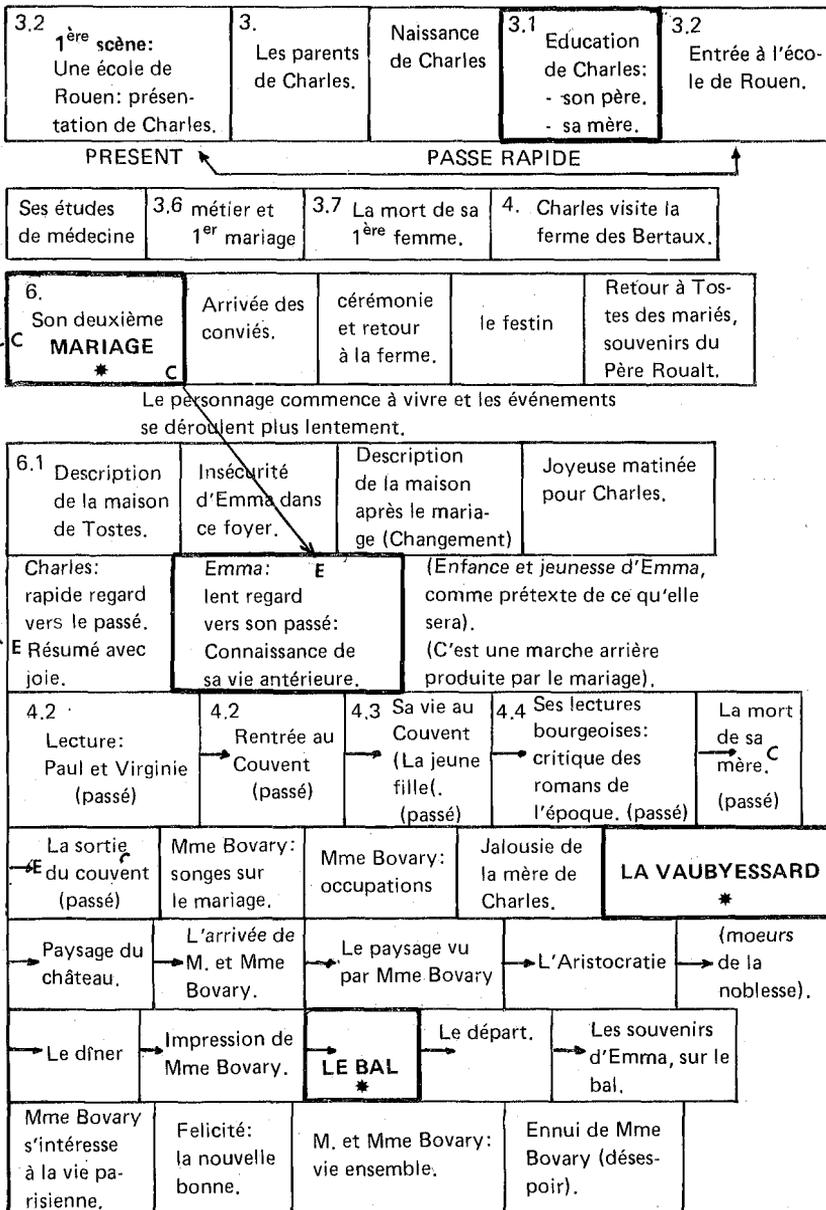
**Province:** Tostes; Yonville

**Ville:** Rouen; Paris

**L'intrigue amoureuse:** Emma poussée vers l'adultère, cause un réseau d'intrigues amoureuses. C'est une intrigue amoureuse triangulaire:



**SCHEMA DE LA PREMIERE PARTIE, (Structura du roman (8)).**



C = cause

E = effet

### 3. La famille de Charles Bovary.

**Portrait de M. Bovary père:** Il était ancien aide-chirurgien-major. C'était un "bel homme, hâbleur, faisant sonner haut ses éperons, portant des favoris rejoints aux moustaches, les doigts toujours garnis de bagues et habillé de couleurs voyantes, il avait l'aspect d'un brave" (9).

Il fumait dans de grandes pipes en porcelaines et rentrait chez lui tous les soirs, après le spectacle, fréquentant les cafés.

Il s'était marié avec "la fille d'un marchand bonnetier, devenue amoureuse de sa tournure", pour le dot de soixante mille francs qu'on lui offrait. Quand le vieux marchand mourut, n'ayant plus d'argent, "rongé de regrets, accusant le ciel, jaloux contre tout le monde, il s'enferma dès l'âge de quarante ans, dégoûté des hommes et décidé à vivre en paix" (10).

M. Bovary était homme à ne rien respecter, même pas sa bru.

**Portrait de Mme Bovary mère:** fille d'un petit bourgeois qui "avait été folle de son mari autrefois; elle l'avait aimé avec mille servilités qui l'avaient détaché d'elle encore davantage" (11). Mais "en vieillissant elle était devenue d'humeur difficile, paillard, nerveuse" (12).

Après la mort de son père, quand son mari ne l'aimait plus et même la méprisait "elle s'était tue, avalant sa rage dans un stoïcisme muet, qu'elle garda jusqu'à sa mort". (13).

Plus tard elle cause la mort de sa première bru, lorsque le notaire qui possédait le capital de la rente s'enfuya un beau matin pour l'Amérique.

Avec sa deuxième bru elle discutait très souvent, jalouse d'avoir perdu l'amour de son fils qu'Emma sans le vouloir lui avait volé.

**Portrait de Charles Bovary:** Flaubert nous décrit l'aspect physique de Charles vers quinze ans, à l'entrée au collège de Rouen: "Le nouveau était un gars de campagne..., plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner... des poignets rouges. Les jambes en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par les bretelles. Il était chaussé de souliers forts mal cirés, garnis de clous" (14).

Quand il étudia médecine il maigrit, sa taille s'allongea, et sa figure prit une sorte d'expression dolente qui la rendit presque intéressante.

### 3.1. L'éducation de Charles Bovary.

“Quand elle eut un enfant il le fallut mettre en nourrice” (15). Mme Bovary abandonne l'éducation de son fils puisqu'elle devait s'occuper du travail que son époux faisait.

“Le marmot fut gâté comme un prince. Sa mère le nourrissait de confitures; son père le laissant courir sans souliers, et, pour faire le philosophe, disait même qu'il pouvait bien aller tout nu, comme les enfants des bêtes” (16).

Sa mère, “reporta sur lui toutes ses vanités éparses, brisées” et le nourrissait de confitures, lui découpait des cartons, lui racontait des histoires et s'entretenait avec lui dans des monologues sans fin.

Son père ayant un idéal viril de l'enfance, le laissant courir tout nu, voulait l'élever durement (à la spartiate) pour lui faire une bonne constitution, il l'envoyait se coucher sans feu, lui faisait boire du rhum et insulter les processions.

Aujourd'hui nous savons que l'action de la culture se fait à travers les groupes sociaux et pas à travers les conduites individuelles. La famille est toujours le plus important des groupes sociaux. Si nous examinons la conduite des parents de Charles envers lui, nous déduirons qu'il est le seul résultat possible et le plus logique d'une chaîne d'erreurs assemblées.

Cet enfant vit dans une famille déchirée, une famille qui ne possède aucune norme de conduite, qui n'a même pas des valeurs acceptées, des attitudes, des croyances,... Dans ce foyer désert il pouvait tout faire puisqu'il n'y avait aucune règle à suivre. Seulement quelques impositions, amoraux, presque toujours provenant de son père et auxquelles l'enfant répondait mal à ses efforts. La famille est un instrument que la société emploie pour transmettre la culture, mais ici cette tâche est accomplie dans un vide abyssal. L'intimité de la famille est brisée en mille morceaux. A vrai dire elle n'existe pas. Et cet enfant qui reçoit l'influence de ses majeurs tombe dans un chaos duquel il ne ressortira plus.

Et il vagabondait dans le village, suivait les laboureurs, chassait les corbeaux à coups de mottes de terre, mangeait des mûrs dans les fossés, gardait les dindons avec une gaule, courait dans le bois et sonnait les cloches les jours de fête.

On ne parle jamais d'un être prochain à lui. Pas un ami?, c'était un enfant sans ambiance sociale. Voilà pourquoi il sera excessivement lourd et timide à l'école, voilà pourquoi il apparaîtra ridicule devant ses camarades de collège; il se trouve en retard par rapport aux autres “gamins” de son âge. Charles naît dans un climat de discipline absente, où l'on confond le vrai sens de ce qu'est la “liberté” et où l'on ne

parle même pas de "responsabilité" (17).

### 3.2. Entrée à l'école: "le nouveau".

"Ce qu'ils sont maintenant, ce qu'ils font, ce qu'ils rêvent est le résultat de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont rêvé" (18).

En lisant les premières pages de "Mme Bovary", on reçoit en pleine figure une bouffée désagréable. Dès le **premier instant** on respire dans une atmosphère accablante: l'air épais d'une école.

Comment était cette école où Charles allait recevoir une éducation pareille à celle de n'importe quel "gamin" de Rouen?.

"A douze ans, sa mère obtint que l'on commença ses études" mais "l'on attendit encore un an que le gamin eût fait sa première communion" (19). C'est à peu près aux environs de la quinzième année qu'il est reçu dans une classe de cinquième au collège de Rouen. Il arrive vers la fin d'octobre, les cours étaient déjà commencés. C'est ici que Flaubert situe le commencement de son œuvre. Il donne une grande importance à l'éducation de Charles Bovary.

"On commença la récitation des leçons. Il les écouta de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon. N'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude" (20). Les élèves apprenaient ses leçons par cœur et les récitaient comme des "perroquets", sans changer de place aucun mot. Je pense qu'il ne faudra convaincre personne de l'inutilité de cet apprentissage mécanique.

Charles restait attentif comme au sermon... Est-ce qu'on écoute vraiment les sermons quand on a cet âge?

Il n'osait pas croiser les cuisses ni s'appuyer sur le coude, parce que c'était une tenue incorrecte. (21).

Un bon élève devait rester pendant tout le cours dans une position raide et avec un geste grave.

Quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir pour qu'il se mît avec nous dans les rangs" (22).

Ah! les rangs! toute une cérémonie. Charles Péguy décrit ainsi l'impression de cette démarche: "C'était la première fois de ma vie que je marchais ainsi; au lieu que jusqu'alors, j'avais regardé passer les enfants de l'école, à présent à mon tour c'était moi qu'on allait regarder passer; je me constituai la démarche sérieuse qui traduisait le mieux mes sentiments nouveaux" (23).

Quand Charles Bovary, "le nouveau", entra en classe tout le monde commença à chuchoter et plus tard, quand le professeur lui demanda son nom "toute la classe se mit à rire".

Le professeur reçoit une réponse inintelligible lorsqu'il lui demande son nom. L'élève répète deux fois de plus le nom de Charles Bovary dans "un vacarme qui s'élança d'un bond, monta en crescendo, avec des éclats de voix aigus (on hurlait, on aboyait, on trépignait,...) puis qui roula en notes isolées, se calmant à grand-peine, et parfois qui reprenait tout à coup sur la ligne d'un banc où saillissait encore ça et là, comme un pétard mal éteint, quelque rire étouffé" (24). Tout le monde se moque de cet élève excessivement timide pour son âge, qui ne sait pas prononcer son nom. Charles a vécu jusqu'alors dans une **liberté de tout faire**; ses parents n'ont pas su l'habituer à la discipline et maintenant vers quinze ans, il reçoit cette méchante impression de l'école, dans une ambiance adverse, n'ayant pas un seul ami pour le conseiller.

Il méconnaît les habitudes de ses camarades, c'est pourquoi en entrant en classe il ne jette pas sa casquette par terre comme les autres. "Débarrassez-vous donc de votre casquette, dit le professeur... Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur la tête..." (25).

Le climat hostile de la classe se renouvelle dans ces moqueries et surtout lorsqu'un voisin lui fit tomber la casquette d'un coup de coude. Quelle est la réaction de notre héros?... "il la ramassa encore une fois". Le professeur aurait pu voir la manœuvre mais Flaubert ne nous dit rien, seulement on apprend que cet homme était un "homme d'esprit".

L'action de ramasser la casquette nous révèle le caractère assoupi qui ne se rebelle jamais parce qu'on a tué chez lui le pouvoir de sa volonté. On a fait de lui, peut-être sans le vouloir, un garçon faible, quand on voulait l'éduquer à la spartiate. Voilà la grande chute d'une éducation trop libérale où la discipline n'apparaît jamais dans le foyer d'une famille rompue.

"Sous la pluie des pensums, l'ordre peu à peu se rétablit dans la classe", le maître, M. Roger, "commande tout de suite au pauvre diable d'aller s'asseoir sur le banc de paresse, au pied de la chaire..." (26).

Seul les punitions peuvent faire taire toute une classe qui s'amuse dans de "villaines" moqueries. Le nouveau, ce "pauvre diable", comme l'appelle Flaubert avec plus de tendresse que de sens critique (c'était un pauvre diable puisque vraiment ce n'était pas sa faute s'il agissait comme il le faisait) doit s'asseoir sur le banc de pares-

se et doit copier “vingt fois le verbe *ridiculus sum*”. **Châtiments exemplaires!** Des tout petits instants qui reviendront à notre mémoire déjà vieille pour nous faire pleurer un temps perdu.

“... les châtimens exemplaires sont ceux qui servent le moins d'exemple par ce qu'ils ont de théâtre” —disait Unamuno dans ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

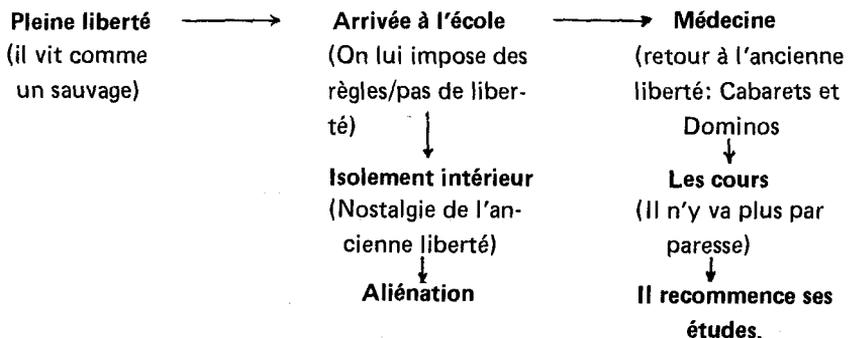
“Cinq cents vers à toute la classe” —ordonne M. Roger pour calmer les élèves. Et moi qui vois s'imposer la poésie comme une sorte de punition, dans ces petits esprits, je pense aux futurs hommes, à tous ces hommes qui sont sortis de pareilles écoles et qui ont reçu les mêmes châtimens, je pense aux sentimens qui renouvelle en eux une poésie.

“Quelque boulette de papier lancée d'un bec de plume” “vint s'éclabousser sur sa figure. Mais il s'essuyait avec la main, et demeurait immobile, les yeux baissés” (27).

Charles Bovary reçoit dans cette école une éducation qui avait déjà été blâmée par Rabelais et Montaigne. Quatre siècles après cette éducation reste encore valable, avec tous ses défauts:

- l'appel à la mémoire mécanique (récitation des leçons).
- culture livresque sans rapport avec la vie: Charles médecin, pour guérir une jambe cassée, doit se remettre en mémoire toutes les factures qu'il savait (beaucoup de théorie, aucune pratique).
- une éducation collective: l'élève ne réfléchit pas...
- une discipline militaire.
- des châtimens dangereux pour la sensibilité de l'enfant...
- (...)

### 3.3. Schéma de son éducation d'écolier.



Quel est le résultat le plus immédiat de cette feinte éducation?

“C’était un garçon de tempérament modéré, qui jouait aux récréations, travaillait à l’étude, écoutant en classe...”

A l’école il s’efforça pour établir la sécurité qu’il n’avait jamais eue chez sa famille et “à force de s’appliquer il se maintint toujours vers le milieu de la classe; une fois même il gagna un premier accessit d’histoire naturelle... Les dimanches, il écrivait une longue lettre à sa mère avec de l’encre rouge” et se promenait une fois par mois “sur le port à regarder les bateaux” (28).

Mauriac exprime parfaitement ce qu’on peut voir derrière cette écriture rouge d’adolescent naïf:

“Elle (Thérèse Desqueyroux) considérait d’un œil hostile cette écriture bête, la forme allongée de l’enveloppe, aussi était bête, et la couleur améthyste du papier, et jusqu’à l’encre rouge: il n’était rien là qui ne fût signe de niaiserie” (29).

### 3.4. La timidité de Charles.

Suivant tous les mouvements de Charles écolier, même les plus insignifiants, on découvre un enfant timide.

Présenté par le proviseur à son professeur, il reste dans l’angle, “derrière la porte, si bien qu’on l’apercevait à peine”. Il se cache quand tous ces petits regards se dirigent vers lui pleins de curiosité. Et une honte qui grimpe jusqu’au visage le fait rougir, l’envahit jusqu’aux os.

En classe il reste tout le temps immobile, ayant peur de faire quelque mouvement incorrect. “La prière était finie que le nouveau tenait encore sa casquette sur ses deux genoux”.

Ce manque de confiance en lui-même se reflète une fois de plus lorsqu’il ne sait pas s’il doit ramasser sa casquette ou bien la laisser par terre: “Ma cas..., fit timidement le nouveau, promenant autour de lui des regards inquiets”.

Charles devint dans cette institution et en général, dans son internat à Rouen, un garçon d’une extraordinaire pauvreté émotionnelle, d’une froideur paisible, anéanti dans son isolement.

Plus tard, Charles exprimera dans quelques passages de sa vie cette timidité puérile. Par exemple l’indécision pour demander la fille de M. Rouault: “La peur de ne point trouver les mots convenables lui collait les lèvres” (30).

### 3.5. Le pouvoir de sa mère: le complexe d'Œdipe.

L'enfant Charles était sentimentalement plus attiré par sa mère que par son père. On pourrait expliquer cette situation en analysant le complexe d'Œdipe chez lui.

Vraiment Flaubert ne parle pas beaucoup des sentiments qui attachaient fils et mère. Mais fouillant un peu parmi quelques phrases on découvre ce complexe.

Charles, dès son enfance trouve plus de compréhension du côté de sa mère qui "le gâtait comme un prince", que du côté de son père qui voulait l'élever à la spartiate. Alors par ce complexe —grande découverte de Freud— les impulsions sexuelles de l'enfant son dirigées vers sa mère qui joue pour lui le rôle de femme ou amante. Ce qui est vraiment réel et dont on n'a aucun doute c'est que l'enfant, Charles dans ce cas, attiré par sa mère, lance toute sorte de tendresse vers elle. Néanmoins le père apparaît comme un rival et comme un obstacle contre l'amour de l'enfant. M. Bovary père, reste toujours très éloigné de son fils et il n'y a entre eux aucun lien qui les rapproche.

"A présent l'amour de Charles pour Emma lui semblait une désertion de sa tendresse, un envahissement sur ce qui lui appartenait et elle observait le bonheur de son fils avec le silence triste comme quequ'un de ruiné qui regarde à travers les carreaux, des gens attablés dans son ancienne maison" (31). Voici le sentiment qui enveloppe Mme Bovary mère lorsque son fils ayant "dépassé" son complexe d'Œdipe exprime son amour pour Emma. **Un sentiment de jalousie.**

### 3.6. Le premier mariage de Charles.

Mme Bovary mère traverse ce roman comme une ombre qui glisse derrière les actes de son fils. Charles n'est qu'une sotte marionnette; cette volonté que Schopenhauer veut anéantir (puisque la réalité est impénétrable) et qui est le moteur et le véritable créateur de nos actes n'existe point chez Charles, ou à mieux dire, elle s'efface, trop affaiblie, devant celle de sa mère. Jusqu'à présent Charles est le produit des successives actions de sa mère.

Et il se laisse emporter, assoupi sous ce pouvoir qui le protège d'une réalité trop dure, comme d'un bouclier qui le défendra du coup de lance porté sans relâche par la vie. Ce sera elle qui décidera son premier mariage: "il lui fallait une femme. Elle lui en trouva une: la veuve d'un huissier de Dieppe, qui avait quarante ans et douze cents livres de rente" (32). Avait-elle raison? Oui, il lui fallait une femme, mais... comment devrait être cette femme? la taille mince, portant une longue chevelure blonde, ayant les yeux verts, la bouche petite, les lèvres rouges, le nez grec,...?

Lui demande-t-elle à son fils quelles sont ses préférences envers les femmes? Comment a-t-il rêvé sa future épouse? Non... et pourtant elle est bien sûre que Charles ne discutera pas le choix de sa mère. "Quoiqu'elle fût laide, sèche comme un cotret et bourgeonnée comme un printemps... "Elle avait de l'argent, assez d'argent pour vivre aisément si le métier de Charles ne marchait pas. Mais voilà qu'un grand malheur survient: ce qui avait été une merveilleuse affaire, ce qui allait constituer le bonheur de Charles (selon sa mère) devient soudain la cause de leur tristesse et de leur désespoir. Héroïse, femme de Charles, perd tout son argent; cet argent qui soutenait le paisible ronflement d'un couple. "Dans son exaspération, M. Bovary père, brisant une chaise contre les pavés accusa sa femme d'avoir fait le malheur de leur fils en l'attelant à une haidelle semblable, dont les harnais ne valaient pas la peau".

Mme Bovary mère discute avec sa bru. Quelques jours après Charles devient veuf: "le coup était porté".

Mais que pensait-il de toute cette affaire? Était-il vraiment malheureux? "Charles avait entrevu dans le mariage l'avènement d'une condition meilleure, imaginant qu'il serait plus libre et pourrait disposer de sa personne et de son argent" (33). Ce mariage supposait pour Charles le débarras des chaînes qui l'attiraient vers la puissance presque éternelle de sa mère. L'esclavage était fini, pensait Charles, "mais sa femme fut le maître". Seulement il y eut un remplacement de pouvoir et toujours la même chaîne. Ce mariage, comme celui des parents de Charles, a été construit sur des intérêts productifs comme principal et peut-être unique but où l'amour, vrai lien entre un homme et une femme, a disparu pour satisfaire cette famine d'argent, principale maladie d'une société où la bourgeoisie qui arrive au pouvoir politique chargée d'or trouve que dans ce monde-ci il n'y a que "l'intérêt" et "l'utilisation" des choses qui produisent du vrai plaisir.

Le résultat est une famille désunie, des enfants malheureux. Charles n'arrive pas à se lasser de sa nouvelle servitude parce qu'il n'a pas eu le temps. Mais la mort de sa femme apporte une nouvelle jouissance de la liberté, cette liberté qui n'est chez lui qu'une liberté de tout faire et son but: la paresse.

### 3.7. Mort d'Héroïse.

"Elle dit: "Ah! mon Dieu!" poussa un soupir et s'évanouit. Elle était morte! Quel étonnement!.

Quand tout fut fini au cimetière, Charles rentra chez lui" (33). Flaubert décrit tout simplement le déroulement des faits. Héroïse morte, il ne reste d'elle que "sa robe encore accrochée au pied de l'alcôve" et les remords de Charles, "perdu dans

une rêverie douloureuse”.

Charles après la mort de sa femme, n’ayant plus personne pour diriger ses actes, et se réfugier sous la volonté d’une âme dure, tombe dans un immense vide. Charles, comme Emma, se cache sous ses souvenirs, **c’est le passé qui compte**. Le présent n’existe que comme un regard du passé et le futur c’est un temps qui n’arrive jamais, seulement il passe quand il devient passé, et lorsqu’il arrive c’est la mort qu’il apporte. “Le souvenir de sa femme lui revenant tout à coup l’assombrit. On apporta le café, il n’y pensa plus”.

La mort de cette pauvre femme tombe sur sa conscience et un remords amer enveloppe tous ses sentiments. Il avait commis une grande injustice avec sa vieille femme; elle qui, toutes les nuits “lui demandait quelque sirop pour sa santé et un peu plus d’amour”. Charles voit tomber du ciel, de n’importe où, une terrible punition, comme un lâche il ne sent que cette peur au châtement céleste. “Elle l’avait aimé après tout”, et elle n’avait personne auprès d’elle; **elle était seule, très seule...**

### 3.8. Qu’est-ce que la liberté pour Charles?

Charles avait appris la liberté en courant à travers les champs de blé, en jetant des cailloux aux oiseaux, en se balançant accroché à la corde qui faisait sonner les cloches... Il savoura minute à minute l’éternel plaisir de ce “tout faire”. De cette sauvage existence il n’y resta qu’un triste et regrettable souvenir, l’atmosphère mélancolique d’un temps enfui.

A Rouen, l’école avec l’imposition d’une discipline presque militaire, l’apprentissage d’innombrables règles de conduites et de mœurs conventionnelles, et de politesses qui exigeaient des tenues exemplaires, Charles regretta avec un mélange presque religieux de tristesse et de résignation son petit paradis perdu.

Les dimanches “il ouvrait sa fenêtre et s’accoudait... qu’il devait faire bon lâ-bas!”.

Lorsqu’il commença ses études de médecine, l’éloignement de sa mère le poussa vers cette liberté de tout faire qui se révolte contre ce qu’on lui avait imposé. “Une fois, il manqua la visite, le lendemain son cours et, savourant la paresse, peu à peu, n’y retourna plus” (34).

Voici la première désertion du pouvoir maternel, “par nonchalance, ou par paresse”.

Peut-être pensait-il qu’il pouvait décider de son propre destin? Qu’il pouvait construire sa propre vie?... Charles ne sent pas la responsabilité de faire sa propre

vie; l'engagement qui conduit vers "la Nausée" certains personnages de Sastre est absent pour notre héros; il est seulement existence, existence qui ne cherche pas à faire une essence chaque fois nouvelle.

Cette lâcheté de laisser faire par autrui son propre destin, de se laisser faire lui-même par les circonstances, de s'évader d'une réalité qui l'écrase misérablement, est le néant qui "remplit" ou plutôt qui "vide" son existence.

S'il n'était pas du tout responsable de ses actes, quelle liberté pouvait-il chercher? Liberté est ici, synonyme de paresse, voici la dégradation ultime d'un mot si important à la condition humaine. "C'était comme l'initiation du monde, l'accès des plaisirs défendus". Et il cherchait les courts plaisirs d'un cabaret (je les appelle "courts", parce qu'ils finissent en même temps que l'argent et ne laissent qu'un remords amer). Et pourtant ceci "lui semblait un acte précieux de sa liberté".

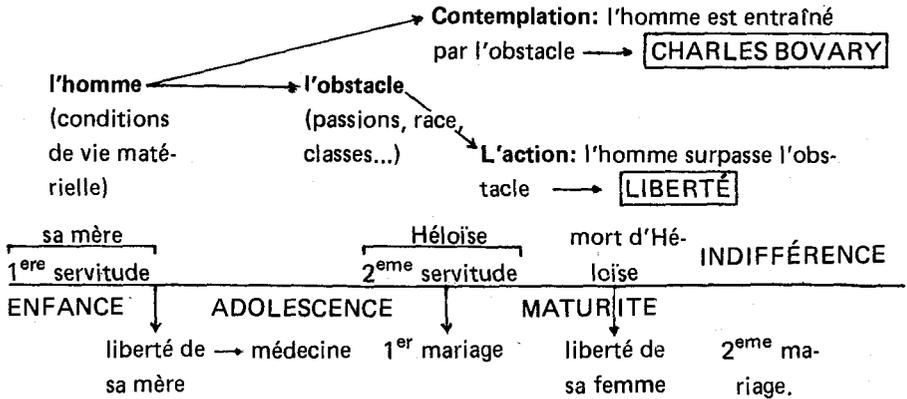
Quand il finit ses études de médecine, n'ayant pas encore retrouvé le goût de cette liberté sauvage de l'enfance, il épouse sa première femme en un désir de la trouver dans son argent et de supprimer d'une fois pour toutes l'autorité de sa mère. Mais cet espoir se traduit en nouvel esclavage, maintenant dirigé par sa femme, une âme aussi dure et une volonté aussi puissante que celle de Mme Bovary mère.

Ainsi la liberté est à nouveau reçue chez Charles après la mort d'Héloïse: "Il y pensa moins, à mesure qu'il s'habitua à vivre seul. L'agrément nouveau de l'indépendance rendit bientôt la solitude plus supportable. Il pouvait changer maintenant les heures du repas, rentrer ou sortir sans donner des raisons..." (35) Voici l'unique sens de sa liberté; **liberté pour ne rien faire.**

Charles méconnaissait le mouvement perpétuel de la liberté, ce mouvement où l'on s'arrache et l'on se libère sur la servitude des passions, de la race, de la classe sociale, ...

Lui qui s'abandonne au destin ne comprend pas qu'il n'y a pas de liberté donnée, qu'il faut la conquérir à chaque instant, donc, il ne sent pas la pleine satisfaction d'avoir surpassé un obstacle qui l'opprimait.

### 3.9. Schéma de la fausse liberté de Charles Bovary.



### 4. La famille d'Emma: Le père Rouault.

La seule famille d'Emma était son père "un gros petit homme de cinquante ans —selon l'avis de Charles— à la peau blanche, à l'œil bleu, chauve sur le devant de la tête".

"Monsieur Rouault était un cultivateur des plus aisés. Si nous le définissons du point de vue de Marx, pour lequel l'homme est exactement comme il produit sa vie. Cela veut dire qu'il satisfait ses premiers besoins (manger, boire, s'habiller, ...) et que cette satisfaction produit de nouveaux besoins, ... Le père Rouault est un propriétaire qui possède des capitaux et des moyens de production, qui ne dépend pas du capital des autres comme les ouvriers. C'est-à-dire que le Père Rouault appartient à la bourgeoisie (classe sociale qui s'enrichit de plus en plus en produisant la pauvreté d'une nouvelle classe sociale, plus nombreuse et misérable: le prolétariat). Quand Héloïse, pour blâmer les visites de son époux à la ferme des Bertaux, questionne des paysans sur la famille d'Emma, elle apprend que son grand-père était berger. Donc le Père Rouault, descendant de berger, avait lutté pour appartenir à la classe bourgeoise et il essayait d'oublier son origine pour vivre plus à l'aise, mais les liens sont très forts et ses rapports avec les ouvriers sont de patron-ouvrier:

origine paysanne.

petit propriétaire (bourgeois) par sa production.

Quelles sont ses propriétés?

Il possédait "une ferme de bonne apparence. On voyait dans les écuries par dessus des portes ouvertes de gros **chevaux de labour** qui mangeaient tranquillement

dans les râteliers neufs... parmi les poules et les dindons, picoraient dessus cinq ou six paons... la bergerie était longue, la grange était haute, ... il y avait sous le hangar deux grandes charrettes et quatre charrues, avec leurs équipages complets... La cour plantée d'arbres symétriquement espacés, et le bruit gai d'un troupeau d'oies..." (35).

Le caractère de cet homme nous rappelle le "Castellano Viejo" de Larra. Un homme assez abruti par la vie, qui pensait que la culture était un métier maudit du ciel, "puisqu'on n'y voyait jamais de millionnaire".

Il ne désirait qu' "être bien nourri, bien chauffé, et bien couché". Le père Rouault" aimait le gros cidre (n'oublions pas que nous sommes en Normandie), les gigots saignants, les glorias longuement battus..."

#### 4.1. Connaissance d'Emma Bovary.

Un jour, de bon matin, Charles se dirigea vers la ferme des Bertaux, pour guérir une jambe cassée au Père Rouault. C'est là qu'il voit pour la première fois de sa vie mademoiselle Emma, présentée aux lecteurs en train de coudre des coussinets pour la guérison de son père.

Flaubert fait vivre notre héroïne sous l'impression produite chez Charles: "Charles fut surpris de la blancheur de ses ongles".

En entrant chez le Père Rouault il avait regardé Emma, et jusqu'à présent **seulement il l'avait regardé**, mais dès ce moment il commençait à la voir. La beauté d'Emma n'était pas frappante, d'un premier coup d'oeil ce visage blême restait inaperçu. Et c'est pourquoi Charles commence par les ongles et aussi parce qu'en guérissant son père, **ses mains lui étaient apparues comme une première vision**, comme le présage d'un amour prochain: Flaubert fait une description minutieuse de ses ongles: "... brillantes, fines du bout, plus nettoyés que les ivoires de Dieppe et taillées en amande!", et pourtant "sa main n'était pas belle, point assez pâle, peut-être, et un peu sèche aux phalanges; elle était trop longue aussi, et sans molles inflexions de lignes sur les contours" (36).

Flaubert, en un désir de s'effacer du roman, de le rendre impersonnel pour qu'il ait sa propre vie, une vie indépendante de l'auteur, crée d'abord son personnage principal (Charles Bovary); il décrit son enfance, sa jeunesse, toujours du point de vue d'un être qui est au delà du personnage: l'auteur. Mais quand son héros devient majeur, lorsqu'il s'émancipe de son œuvre, c'est lui qui porte la vie aux autres ou plus exactement c'est l'auteur, caché derrière son héros, qui fait vivre les autres personnages. Donc, Emma, le Père Rouault, ... n'existent qu'à cause de Charles et pour Charles, c'est dès son regard qu'on connaît les moindres détails.

Comment est-elle cette femme qui deviendra plus tard le but du roman? "Son cou sortait d'un col blanc, rabattu. Ses cheveux... étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne...". Elle portait un gros chignon le jour de la visite de Charles et "ses pommettes étaient roses, ses lèvres charnues, qu'elle avait coutume de mordillonner", mais "ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide" (37).

#### 4.2. L'éducation d'Emma.

"Mlle Rouault, élevée au couvent, chez les Ursulines, avait reçu, comme on dit, une belle éducation; qu'elle savait en conséquence, la danse, la géographie, le dessin, faire de la tapisserie et toucher du piano".

C'est ce qu'Héloïse apprend lorsqu'elle cherche des renseignements sur Emma. Elle avait cette réputation dans tout le village et ses alentours.

Nous supposons que cette "belle éducation" était seulement reçue par les enfants de famille bourgeoise. Héloïse avait questionné des paysans, surtout des malades, des pauvres presque tous, et voilà ce qu'ils pensaient de cette éducation religieuse. Ils exprimaient un profond mépris pour ces "drôles de bêtes" qui perdaient leur temps à danser, à dessiner et à toucher du piano, quand il aurait mieux fallu apprendre à labourer les champs, à faire la vaisselle, ... C'est le faux chemin d'une éducation qui produit des bourgeois rêveurs et pas des hommes pour la vie. C'est l'apprentissage de l'évasion des problèmes de ce monde-ci, **cherchant toujours un lointain paradis plus juste**, dont le seul chemin valable est de le rêver quelque part, dans les cieux la plupart des fois, mais jamais sur la terre.

On pourrait démontrer l'éternel égoïsme qu'enferme cette attitude d'isolement provenant d'une religion qui pousse de grandes barrières contre la vie, mais ce n'est pas le moment. Seulement j'ajouterai que cette éducation contribue à la formation d'une société aristocratique et parasitaire d'une masse esclavisée qui produit pour elle. Comme jusqu'à présent les classes supérieures écrasent les classes inférieures et l'individu est attaché à d'autres personnes par des rapports d'intérêt (naturellement d'intérêt productif) et peu de fois par de vrais liens "d'humanisme" sincère (Ce peuple humble et naïf qui critique cette "belle éducation" ne dirige-t-il pas sa critique au clergé qui se vend toujours aux plus riches?, les fils de paysans pouvaient-ils recevoir cet enseignement?).

Emma avait lu "Paul et Virginie" et elle avait rêvé un monde enchanté pour elle seule. "Elle avait rêvé la maisonnette de bambou", un charmant palais qui lui appartenait et où s'étendait son pouvoir, le seul pouvoir possible, comme Dieu le

ferait sur la terre. Mais comme ce vieux roi visité par le Petit Prince, qui habite seul dans sa planète, elle a besoin des autres pour faire d'eux de loyaux serviteurs, des esclaves fidèles ("Il ne savait pas que, pour les roi le monde est très simplifié. Tous les hommes sont des sujets. —Approche-toi que je te voie mieux, lui dit le roi qui était tout fier d'être enfin roi pour quelqu'un") (37).

Et elle songe au "nègre Domingo", le chien fidèle, mais surtout l'amitié douce de quelque bon petit frère". Emma était l'unique fille de la famille Rouault et elle aurait désiré un petit frère. En rêvant ce frère elle ne fait que construire l'image de son prince enchanté "qui va chercher pour vous des fruits rouges dans de grands arbres plus hauts que des clochers ou qui court pieds nus sur le sable, vous apportant un nid d'oiseau". Ici naîtra ce paternel cherché dès l'enfance et jamais tout à fait retrouvé, **tant s'éloigne le monde rêvé du monde vécu**

"Lorsqu'elle eut treize ans, son père l'amena lui-même à la ville, pour la mettre au couvent" (38). De sa vie antérieure on ne sait plus rien.

#### 4.3. Emma au couvent. (L'éducation religieuse).

"Les premiers temps elle se plut dans la société des bonnes sœurs qui, pour l'amuser, la conduisaient dans la chapelle" (39).

"Elle comprenait bien le cathéchisme et c'est elle qui répondait toujours à M. le vicaire dans les questions difficiles". Emma était une des meilleures élèves en classe et "elle jouait fort peu durant les récréations" (40).

Mais était-elle douée pour suivre ce chemin mystique?

"Vivant donc sans jamais sortir de la tiède atmosphère des classes et parmi ces femmes au teint blanc portant des chapelets à croix de cuivre, elle s'assoupit doucement à la langueur mystique qui s'exale des parfums de l'autel, de la fraîcheur des bénitiers et du rayonnement des cierges". Elle construisit un monde romanesque dans cette ambiance paisible et "au lieu de suivre la messe, elle regardait dans son livre les vignettes pieuses bordées d'azur et elle aimait la brebis malade, le sacré-cœur percé de flèches aigües, ou le pauvre Jésus, qui tombe en marchant sous la croix" (41). Elle aurait désiré devenir tout d'un coup cette brebis malade ou ce Jésus, tombant sous la croix: "Elle essaya, par mortification, de rester tout un jour sans manger".

Sa maisonnette de bambou se transforma en un paradis chrétien, et elle, elle voulait continuer à être le centre de ce monde, le pouvoir qui envahissait le reste des âmes, des autres âmes qui se trouvaient en un degré inférieur. Son égocentrisme "lui

soulevait au fond de son âme des douceurs inattendues". Quand elle faisait les "comparaisons de fiancés, d'époux, d'amants célestes et de mariage éternel qui reviennent dans les sermons". Quand elle allait à confesse, elle inventait de petits péchés afin de rester là plus longtemps, à genoux dans l'ombre, les mains jointes, le visage à la grille sous le chuchotement du prêtre" (42).

Vivant dans cette tiède atmosphère et "habituée aux aspects calmes, elle se tournait, au contraire, vers les accidentés".

Ce symptôme d'ennui ou peut-être de révolte contre une vie imposée et monotone qui l'enfonçait peu à peu dans une solitude accablante présente une réaction qui s'oppose à son état d'âme actuel: "Elle n'aimait la mer qu'à cause de ses tempêtes, et la verdure seulement lorsqu'elle était clairsemée parmi les ruines".

Emma, savourant tout ce qu'il y avait de romanesque dans ses rêves "étant de tempérament plus sentimental qu'artiste, cherche "des émotions et non pas de paysages parce qu'elle se souvenait de sa vie à la campagne.

#### 4.4. La littérature bourgeoise au couvent.

"Il y avait au couvent une jeune fille qui venait tous les mois, pendant huit jours, travailler à la lingerie... Elle savait par cœur des chansons galantes du siècle passé... elle contait des histoires, vous apprenait des nouvelles, faisait en ville vos commissions et prêtait aux grandes, en cachette, quelque roman..." (43).

Emma avait connu cette jeune fille (vers quinze ans) qui l'empoisonnera avec une idéologie "décadente", à travers des romans interdits. "Ce n'était qu'amours, amants, amantes, dames persécutées s'évanouissant dans des pavillons solitaires, postillons qu'on tue à tous les relais, chevaux qu'on crève à toutes les pages, forêts sombres, troubles du cœur, sermons, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, messieurs braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis, et qui pleurent comme des urnes" (44). Flaubert ne peut pas empêcher de se contredire dans ses idées littéraires. Il écrit que l'écrivain doit calquer son attitude sur celle du savant: impartialité, non-intervention, refus de juger et de conclure. L'artiste doit se borner à présenter la vie et la littérature doit se faire exposante. "Ne blâmons rien, chantons tout, soyons exposants et non discutants". Mais à vrai dire lorsque Flaubert décrit ces romans bourgeois lus par Emma on aperçoit une critique sévère plutôt qu'un exposé. Une attitude de blâme et point de "chanteur" entraîne **Flaubert loin de l'impersonnalité.**

Le mélange de ces lectures fantastiques produit chez elle une lassitude vers

tout ce qui est réel, á tel point qu'elle "aurait voulu vivre dans quelque vieux manoir, comme ces châtelaines au long corsage qui... passaient leurs jours, le coude sur la pierre et le menton dans la main, à regarder venir du fond de la campagne un cavalier à plume blanche qui galope sur un cheval noir" (45).

C'est un romantisme rêveur soutenu par une idéologie bourgeoise absolument indépendante de l'idéologie religieuse. Tous ces livres devaient être cachés, "c'était une affaire; on les lisait au dortoir. Maniant délicatement leurs belles reliures de satin, Emma fixait ses regards éblouis sur le nom des auteurs qui avaient signé le plus souvent, comtes ou vicomtes, au bas de leurs pièces". "Emma voyait passer tous ces tableaux du monde devant elle, les uns après les autres, dans le silence du dortoir" (46).

Cette littérature bourgeoise produite par l'élite du pouvoir politique se répand vers une minorité du public réel, imposant ses idées comme celles de la classe dominante. Le public de l'auteur reste limité, c'est une fraction de la cour, du clergé, de la magistrature et de la bourgeoisie riche.

Cette littérature est dégagée de l'idéologie religieuse, c'est pourquoi elle est chassée au couvent. Et maintenant il y a devant Emma deux chemins tout différents à suivre, **deux idéologies, deux façons de vies contradictoires. Elle doit faire son choix: demeurer enfermée dans son couvent, attendre la mort dans cette paisible atmosphère de sacrifice, pour le salut de son âme; ou bien sortir du couvent et poursuivre une vie pleine de loisirs, chez une bourgeoisie enrichie, goûtant les plaisirs voluptueux de ce monde-ci. Le choix est tout simplement la résignation ou l'évasion. Elle choisit l'évasion.** "Quand sa mère mourut, elle pleura beaucoup les premiers jours". Alors elle pensa à la mort est "demanda qu'on l'ensevelît plus tard dans le même tombeau". Voici sa nouvelle attitude vers la vie:

- se laisser glisser dans les méandres lamartiniens.
- écouter les harpes sur les lacs.
- écouter tous les chants de cygnes mourants.
- écouter toutes les chutes de feuilles.
- imaginer des vierges pures qui montent au ciel (sentiment religieux).

"Quand son père la retira du couvent on ne fut point fâché de la voir partir". Jusqu'à présent **Emma avait aimée l'église pour ses fleurs, la musique pour les paroles des romances, la littérature pour ses excitations passionnelles.**

"Elle s'insurgeait devant le mystère de la foi et elle s'irritait contre la discipline" (47).

Emma rentrée chez elle, se plut d'abord au commandement des domestiques, prit ensuite la campagne en dégoût et regretta son couvent. Aucun des deux chemins exposés n'est valable pour Emma: ni le couvent ni les "châteaux" (puisqu'elle n'appartient pas à la bourgeoisie, classe sociale qui la fait rêver avec ses romans).

#### **4.5. Le romantisme bourgeois qui empoisonne Emma.**

Cette littérature se dégage de l'idéologie religieuse (comme la littérature se dégage de l'idéologie religieuse sans trouver une autre aussi puissante, elle plonge dans un vide qui est débordé d'histoires fantastiques, d'un romantisme insubstantiel qui n'est pas d'accord avec les conditions réelles de production de l'homme. Emma tombe dans un gouffre, produit par cette littérature et mène une vie d'enchantement).

Ces écrivains n'enseignent rien, ils ne défendent aucune idéologie, ils se défendent surtout d'être moralisateurs. "Ni l'auteur tant qu'il écrit, ni le lecteur, tant qu'il lit, ne sont plus de ce monde; ils se sont mués en purs regards. Ils considèrent l'homme du dehors, ils s'efforcent de prendre sur lui le point de vue de Dieu, ou du vide absolu" (48).

#### **Il s'agit de nier le monde ou de le consommer.**

"La structure temporelle qui convient c'est l'instant, parce qu'il passe et parce qu'il est l'image de l'éternité; il est la négation du temps humain" (49).

#### **5. L'éducation laïque par rapport à l'éducation religieuse.**

"L'éducation: il s'agit d'aider à devenir soi, le meilleur soi".

Jean Guéhenno.

Flaubert présente l'éducation de son époque (déjà blâmée par Larra) sous les deux aspects possibles: l'éducation laïque (reçue par Charles Bovary) et l'éducation religieuse (reçue par Emma).

"Je veux montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand chose, et que la nature fait tout ou presque tout" (50).

Cette phrase dévoile toute la pensée de Flaubert sur l'éducation de son époque. Dirigeait-il cette accusation contre l'éducation de toutes les époques? S'il avait vécu au XX<sup>e</sup> siècle il n'aurait jamais lancé cette phrase pour la postérité; de nos jours l'éducation a une plus grande importance que l'héritage dans la formation du caractère et de la personnalité de l'individu. Et c'est l'éducation qui portera un coup décisif sur Emma et Charles et surtout sur leurs façons d'agir.

L'un poussé vers la médecine, l'autre vers la religion; aucun des deux par une vraie vocation:

**Charles à l'école/Emma au couvent:**

- **Entrée:** il est mal reçu par toute la classe, (choc avec la réalité).
- **Entrée:** elle est bien reçue par les sœurs qui jouaient avec elle: ("elle se plut").
- Ambiance adverse (point d'amis: on lui lance des boulettes de papier, on lui donne des coups de coude...).
- "Tiède atmosphère des classes".
- "Il se maintient toujours vers le milieu de la classe". (élève médiocre).
- Elle répondait aux questions difficiles (bonne élève).
- "Il travaillait à l'étude, écoutant en classe".
- Elle comprenait bien le cathéchisme.
- Récitation des leçons.
- Récitation du cathéchisme.
- En classe il fallait être attentif comme au sermon.
- Elle était attentive, pendant les cours; à la messe elle regardait les images de son cathéchisme.
- Il jouait aux récréations.
- Elle jouait fort peu aux récréations.
- Charles: tempérament modéré.
- Emma: tempérament sentimental.
- Il mangeait bien au réfectoire.
- Elle resta un jour sans manger comme faisant un sacrifice.
- Il restait dans une tenue exemplaire.
- Elle aspirait à une vie exemplaire de vierge.
- **Les châtements:** - banc de paresse.  
- copie de vers.
- C'était "une affaire" de lire les romans bourgeois.
- **Lectures:** hors de l'école il lisait un vieux volume d'Anacharsis.
- **Lectures:** - à l'église: lectures religieuses: la brebis malade...  
- au dortoir: lectures bourgeoises: romantisme (pareil empoisonnement que don Quichotte avec ses livres de Cavalerie).

**\* attitudes de Charles et Emma: réponse à cette éducation:**

- Il l'acceptait tout simplement: indifférence.
- Elle s'irritait contre la discipline: révolte.
- Il était indifférent envers la foi.
- Elle s'irritait contre les mystères de la foi.
- Il dormait bien au dortoir: **d'un sommeil plat.**
- Elle dormait **d'un rêve mélancolique** après une lecture bourgeoise.
- Il se laissait entraîner par la vie.
- Elle se tournait vers les aspects accidentés de la vie.

**6. Le mariage d'Emma Bovary.**

"Il y eut donc une noce, où vinrent quarante trois personnes, où l'on resta seize heures à table, qui recommença le lendemain et quelque peu les jours suivants" (51).

Le IV<sup>ème</sup> chapitre où l'on décrit le mariage d'Emma et Charles, représente à mon avis la perfection de la technique littéraire chez Flaubert.

On peut diviser la structure de ce chapitre en quatre parties:

**Noces**

l'arrivée des conviés	la cérémonie et le retour à la ferme	le festin	le retour à Tostes des époux et les souvenirs du père Rouault
<b>l'aube</b>	<b>le midi</b>		<b>le crépuscule</b>

Bien que les noces durèrent quelques jours, Flaubert nous les décrits comme si ç'avait été un seul jour, un long jour où le vacarme de l'aube (arrivée des conviés) et du midi (cérémonie et festin) qui "monte en crescendo", commencera avec le même éclat du lever du soleil et finira sous un ciel triste et mélancolique de la tombée du jour (crépuscule); de tant de joie il n'y restera qu'un vieux souvenir.

**L'aube:** "Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carioles à un cheval, chars à banc à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir" (52), c'étaient les moyens de transport des petits bourgeois (des propriétaires). Les paysans et "les jeunes gens de villages... dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber":

- les propriétaires → petits bourgeois de campagne.

- les paysans et les ouvriers.

C'était un grand événement pour ces hommes de campagne; on en parlerait assez de ces noces!

**Le midi:** Le cortège alla à pied de la ferme jusqu'à l'église, en traversant les champs. "Le ménestrier allait en tête, avec son violon, les mariés venaient ensuite, les parents, les amis tout au hasard, et les enfants restaient derrière". (53).

Et finalement l'instant attendu impatiemment par les conviés: le Festin. "C'était sous le hangard de la charretterie que la table était dressée". (Quatre aloyaux, six fricassées de poulet, du veau à la casserole, trois gigots, un joli cochon de lait rôti, du cidre, du vin, ...)

On entama des chansons, on fit des tours de forces, on portait des poids, on essayait de soulever les charrettes, on embrassait les dames, ... et "jusqu'au soir, on mangea".

**Le crépuscule:** Les fêtes achevées, M. et Mme Bovary retournent à Tostes. Et M. Rouault ayant encore dans son esprit le vacarme et la splendeur des noces, sent maintenant, tout à coup, un sentiment de vide et de solitude. En nous montrant l'isolement soudain du Père Rouault Flaubert ne fait que peindre le contraste entre la joie et le bruit des invités et la tristesse du retour à Tostes des mariés.

"Lorsqu'il eut fait cent pas environ, il s'arrêta, et, comme il vit la carriole s'éloignant, dont les roues tournaient dans la poussière, il poussa un gros soupir. Puis il se rappela ses noces, son temps d'autrefois, la première grossesse de sa femme, il était bien joyeux, lui aussi le jour qu'il l'avait emmenée chez son père dans sa maison..." (54).

Sans le souvenir du père Rouault le contraste ne serait pas possible puisque la joie des mariés aurait dû continuer après le festin, au retour à Tostes; une "lune de miel" est presque toujours joyeuse; cette jouissance du moment présent ne produit jamais un morne et mélancolique regard vers le passé.

Alors Flaubert a dû faire appel à la mémoire d'un vieux pour représenter la sensation qui suit la fin d'un événement transcendant. La vie continue telle qu'avant: "Il se sentit triste comme une maison démeublée".

Le souvenir du Père Rouault symbolise la **répétition des actes humains**. La vie est toujours pareille, sous des apparences différentes. Flaubert voulait-il répéter les mêmes mots que Nietzsche, comme le fit Azorin?: "Tout est pareil, tout est monotone, tout change sous ses apparences et se répète au fond, à travers le temps. L'hu-

manité, est un cercle, et une série de catastrophes qui se succèdent identiques, pareilles,... comme ce moment-ci: il a déjà été une fois, plusieurs fois, et il reviendra chaque fois que, toutes les forces seront partagées exactement comme aujourd'hui" (55).

### 6.1. La maison à Tostes: commencement d'une crise.

La maison avant le mariage	L'arrivée d'Emma: l'insécurité	La maison après le mariage
----------------------------	--------------------------------	----------------------------

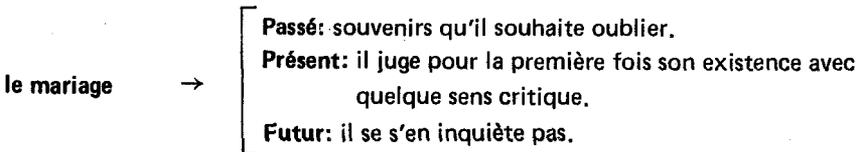
Flaubert fait une minutieuse description de la maison, il peint les moindres détails de ce nouveau foyer avant et après un événement transcendant: le mariage.

Emma arrive dans cette maison qui ne sera jamais la sienne et trouve un bouquet de fleurs appartenant à Héloïse: "Il y avait dans une carafe, un bouquet de fleurs d'oranger, noué par des rubans de satin blanc. C'était un bouquet de mariée, le bouquet de l'autre" (56).

Elle prend conscience de "l'autre" qui possédait avant qu'elle ce mari presque inconnu; mais ce n'est pas un sentiment de jalousie qui l'assaillit, c'est une crainte de mourir et d'être oubliée. "Emma songeait en rêvant, ce qu'on en ferait, si par hasard elle venait à mourir" (57).

### 6.2. L'amour chez Charles.

Le mariage, événement transcendant dans la vie de Charles, produit chez lui un regard vers son passé, le retour de quelques souvenirs amers, pour envisager ce que sera sa vie future.



le passé: "Jusqu'à présent, qu'avait-il eu de bon dans l'existence?"

- |               |   |
|---------------|---|
| - au collège: | <ul style="list-style-type: none"> <li>- il restait enfermé entre ces hauts murs.</li> <li>- seul au milieu de ses camarades plus riches ou plus forts.</li> <li>- Il faisait rire par son accent.</li> <li>- on ne moquait de ses habits.</li> </ul> |
|---------------|---|

- **étudiant de médecine:** "N'ayant jamais la bourse assez ronde pour payer la contredanse à quelque petite ouvrière qui fût devenue sa maîtresse" (58).
- **son premier mariage:** "Il avait vécu quatorze mois avec la veuve dont les pieds, dans le lit, étaient froids comme des glaçons".

**le présent:** "Mais à présent il possédait pour la vie cette jolie femme qu'il adorait. L'univers pour lui, n'excédait pas le tour soyeux de son jupon; et il se reprochait de ne pas l'aimer,..." Il était donc heureux et sans souci de rien au monde; seulement il lui suffisait un repas en tête-à-tête, une promenade le soir, sur la grande route, un geste de sa main sur ses bandeaux, la vue de son chapeau de paille accroché à une fenêtre...

"Le cœur plein des félicités de la nuit, l'esprit tranquille, la chaire contente; il s'en allait ruminant son bonheur".

**le futur:** Il n'y pensait pas. Seulement la jouissance de l'instant lui suffisait pour vivre paisiblement.

### 6.3. Un univers de l'amour (Mme Bovary).

En se mariant Emma crut conquérir ce monde romanesque qu'elle avait tant désiré au couvent, quand elle commençait à rêver des paradis sur terre. Et "elle songeait quelquefois que c'était là pourtant les plus beaux jours de sa vie, la lune de miel, comme on disait". Elle avait cru avoir de l'amour pour Charles, "mais à mesure que se serrait davantage l'intimité de leur vie, un détachement intérieur se faisait qui la déliait de lui". Et "elle le repoussait à demi souriante et ennuyée, comme on fait à un enfant qui se prend après vous" (59).

Chez elle, elle dessinait ou jouait du piano ayant comme spectateur Charles toujours émerveillé du prodige de sa belle femme. "Emma savait conduire la maison".

Depuis sa jeunesse elle s'est forgé l'image masculine d'un être parfait et presque divin. Sous des noms divers, tous tirés de ses lectures (Bayard, St. Louis...), cette vision survit jusqu'au mariage. Quand elle rencontre Charles, c'est cette image qu'elle projette en lui, mais l'illusion ne dure pas longtemps. Si elle avait analysé son amour elle aurait répété la même phrase que Philippe Marcenat: "L'Odile (sa femme) réelle n'était pas celle que j'avais aimée" (60). Ne trouvant point cet amour passionné qui la consommât dans un éternel embrassement "elle voulut se donner de l'amour, d'après des théories qu'elle croyait bonnes". Au clair de lune, dans le jardin, elle récitait tout ce qu'elle savait par cœur de rimes passionnées et lui chantait en soupi-

rant des adagios mélancoliques... et Charles n'en paraissait ni plus amoureux ni plus remué" parce que cet amour n'existait que dans les pages d'une littérature fantastique et agonisante qui traduisait le mieux les politesses bourgeoises. Mais Mme Bovary ne pouvait pas penser que dans la vie, c'était autre chose, et Charles ne soupçonnait non plus que l'amour n'est jamais donné une fois pour toutes, qu'il se conquiert, s'entretient.

#### 6.4. La désillusion de Mme Bovary.

Elle finit par se repentir: "**Porquoi, mon Dieu! me suis-je mariée?** Elle se demandait s'il n'y aurait pas eu moyen par d'autres combinaisons du hasard de rencontrer un autre homme". Pour Emma l'histoire, se réduit à une suite d'événements ordonnés selon le pouvoir inchangeable de la providence. Et la vie de chaque personne est une petite histoire guidée par le même pouvoir, c'est pourquoi elle pense à sa vie comme à "une combinaison du hasard" sans entrevoir la responsabilité que conçoit son action. Et l'événement le plus important qu'elle voudrait changer, c'est ce mariage qu'elle commence à maudire. Le puéril égocentrisme d'Emma impuissant devant le monde réel, se répand dans des rêves naïfs et illusoirs: "elle cherchait à imaginer quels eussent été ces événements non survenus, cette vie différente, ce mari qu'elle ne connaissait pas...". Et elle songeait toujours avec cet homme spirituel, beau, distingué, attirant, comme ne l'était pas Charles.

Quand elle cherche dans son passé un fait jouissant, puisque le présent lui ferme ses portes, elle se souvient de ce moment où elle attirait vers elle tous les regards, se constituant le centre de l'action: "Sa vie avait été froide comme un grenier" mais ce moment là valait une vie entière: "Elle se rappelait les jours de distribution de prix, où elle montait sur l'estrade pour aller chercher ses petites couronnes... Elle avait une façon gentille, et les messieurs quand elle regagnait sa place, se penchaient pour lui faire des compliments; la cour était pleine de calèches, on lui disait adieu par les portières, le maître de musique passait en saluant, avec sa boîte à violon. Comme c'était loin tout cela" (61).

#### 7. Les rêveries d'Emma (un monde d'évasion).

"Au haut bout de la table, seul parmi toutes ses femmes, courbé sur son assiette remplie, et la serviette nouée dans le dos comme un enfant, un vieillard mangeant laissait tomber de sa bouche des gouttes de sauce..." (62). Emma resta éblouie regardant ce vieillard manger gauchement; au lieu de sentir pitié ou mépris pour ce "vieil homme à lèvres pendantes", elle le regardait comme "quelque chose d'extraor-

dinaire et d'auguste. Et pourquoi? **Parce qu'il avait vécu à la cour et couché dans le lit des reines**", ce vieux duc de Lavardière. Examinons le fait: un vieillard mange dans un coin de la table, isolé du reste du monde, c'est le présent le plus immédiat. Emma le regarde par ce qu'il a été, c'est-à-dire par son passé. Elle fait une abstraction de cet homme réel en projetant vers lui ce monde bourgeois qu'elle a rêvé et le lance vers l'éternité. Ce n'est plus l'homme d'une certaine couche sociale.

"Disait-on qu'il avait été l'amant de la reine Marie-Antoinette. Il avait mené une vie bruyante de débauches, pleine de duels, de paris, de femmes enlevées, avait dévoré sa fortune et effrayé toute sa famille..." (63).

Emma, appartenant à une classe sociale de petits bourgeois est entraînée vers l'idéologie bourgeoise puisqu'elle est l'idéologie dominante et celle qui attire les désirs de tout le monde. L'aspiration d'un petit bourgeois comme d'un paysan est de laisser sa couche sociale et devenir un bourgeois ayant ainsi plus de moyens de production et de capitaux, pour mener une vie plus paisible et pleine de loisirs.

Mme Bovary, faisant de cette idéologie une sorte de paradis romanesque, cherche ces plaisirs rêvés chez cette aristocratie (classe parasitaire qui vit aux dépens d'une bourgeoisie montante). "Elle aurait voulu savoir leurs existences, y pénétrer, s'y confondre". Mais elle peut appartenir à cette noblesse seulement en rêvant car elle est plongée dans sa classe sociale. Emma restera attachée aux petits bourgeois et aux paysans parce qu'elle produit comme eux: "Un domestique monta sur une chaise et cassa deux vitres; au bruit des éclats de verre, Mme Bovary tourna la tête et aperçut dans le jardin, contre les carreaux, des faces de paysans qui regardaient. Alors le souvenir des Bertaux lui arriva. Elle revit la ferme... et elle se revit elle-même, comme autrefois" (64).

Le premier bal qui, pour tant de femmes, reste un souvenir si gai, si brillant, est lié chez Emma à des sentiments d'émerveillement. Une fois de plus elle se croira le centre de son propre spectacle et fera tout tourner autour d'elle: "Ils commencèrent lentement, puis allèrent plus vite. Ils tournaient; **tout tournait autour d'eux, les lampes, les meubles, ...**".

Après le bal "la musique bourdonnait encore à ses oreilles et elle faisait des efforts pour se tenir éveillée afin de prolonger l'illusion de cette vie luxueuse qu'il lui faudrait tout à l'heure abandonner" (65).

L'événement du bal représentera pour Emma, la première action dans un monde aristocratique et elle s'efforcera pour garder un éternel souvenir: "Ce fut donc une occupation pour Emma que le souvenir de ce bal. Toutes les fois que revenait le mercredi, elle disait en s'éveillant: Ah! il y a huit jours..., il y a quinze jours... j'y

étais... Quelques détails s'en allèrent, mais le regret lui resta". Et le "souvenir du vicomte revenait toujours, dans ses lectures. Entre lui et les personnes, elle établissait des rapprochements" (66).

### 7.1. Toujours rêver!

"Elle souhaitait à la fois mourir et habiter Paris". Emma, menant une vie monotone et vulgaire, entourée de paysans, de villageois, ... cherche à s'échapper de cette brutale réalité qui sentait toujours la maladie et le vêtement sale. "Elle étudia dans Eugène de Sue, des descriptions d'ameublements; elle lut Balzac et George Sand y cherchant des assouvissements imaginaires pour ses convoitises personnelles".

Elle concentra tous ses rêves à imaginer la vie de Paris, mais du Paris noble, luxueux, plein de loisirs et de comodités, où l'on fait à chaque heure l'amour et l'on a tout le temps pour penser au clair de lune.

Elle songeait seulement à l'aspect extérieur de ce monde, à son apparence et son éclat luxueux.

Mme Bovary prétend faire de ses rêveries une réalité vivante et elle commence par se construire sa propre ambiance, s'efforçant d'éloigner "tout ce qui l'entourait immédiatement, campagne ennuyeuse, petits bourgeois imbéciles...", enfin tout ce qu'elle appelait "médiocrité de l'existence" et où elle était prise par un "hasard particulier". "Plus les choses, d'ailleurs, étaient voisines, plus sa pensée s'en détournait". Imaginant qu'au delà s'étendait à perte de vue l'immense pays des félicités, du luxe avec les joies du cœur, l'élégance des habitudes et les délicatesses du sentiment. Elle prit à son service une jeune fille de quatorze ans, orpheline qui obéissait sans murmure pour ne pas être renvoyée et lui interdit les bonnets de coton, lui apprit qu'il fallait vous parler à la troisième personne, à apporter un verre d'eau dans une assiette, à frapper aux portes avant d'entrer..." elle voulut en faire une femme de chambre".

Emma voulut aussi faire changer son mari, le transformer en un de "ces hommes d'ardeurs taciturnes qui travaillent la nuit dans des livres et portent enfin, à soixante ans une brochette de croix, sur leur habit noir". Et ce désir était seulement pour **combler son égoïsme**, pour que ce "nom de Bovary qui était le sien, fût illustre, le voir étalé chez les libraires, répété dans les journaux, connu pour toute la France: "Tout ce qu'elle faisait ce n'était pas, comme il le croyait, pour lui, c'était pour elle même par expansion d'égoïsme, agacement nerveux" (67).

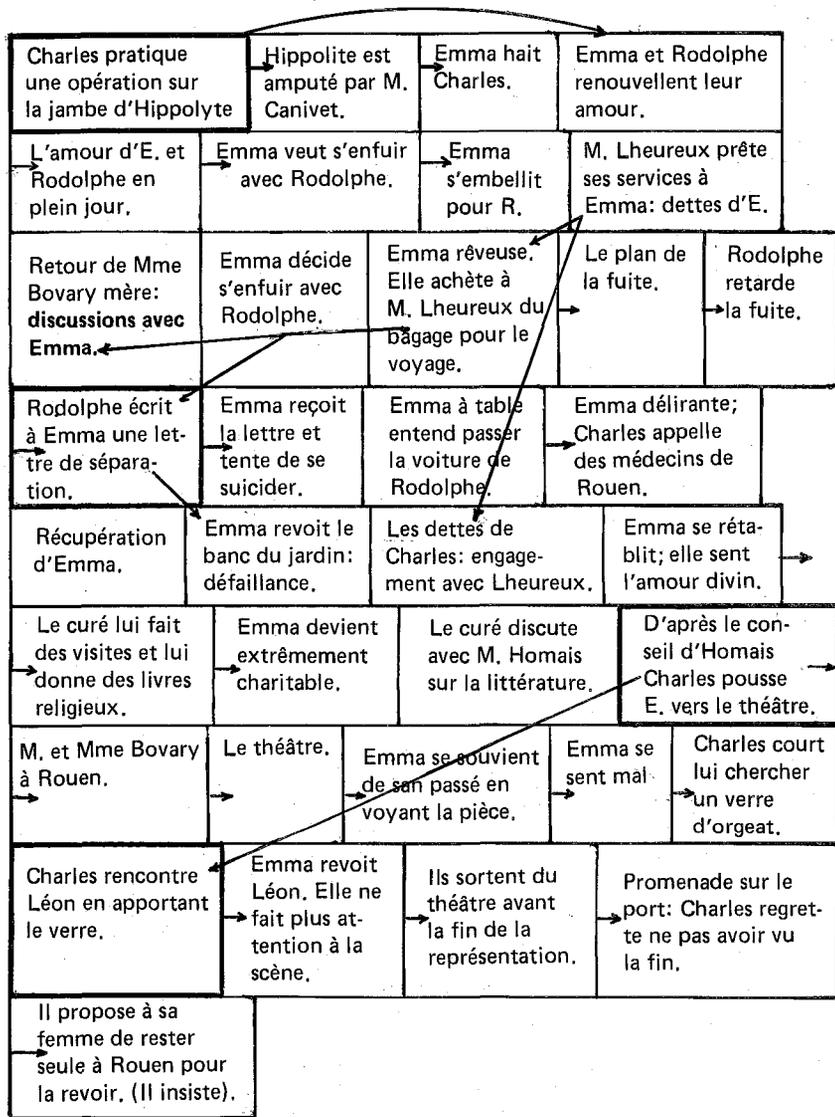
Mais tous ses efforts tombèrent dans le néant envoyant donc l'impossibilité de conquérir cette existence tumultueuse, ses insolents plaisirs et tous les éperduments

qu'elle ne connaissait pas. Maintenant, "elle abandonna la musique" ("Qui l'entendrait?") "La couture l'irritait", elle croyait avoir tout lu, laissait tout aller dans son ménage, "elle restait à présent des journées entières sans s'habiller", "devenait difficile, capricieuse", ne cachait plus son mépris pour rien, ni pour personne, blâmait ce que l'on approuvait et approuvait des choses perverses ou immorales, aux exaltations succédaient des torpeurs et "elle se plaignait de Tostes continuellement".

"Elle but du vinaigre pour se faire maigrir, contracta une petite toux sèche et perdit complètement l'appétit". Le médecin, ancien maître de Charles, **lui conseilla de changer d'air.**

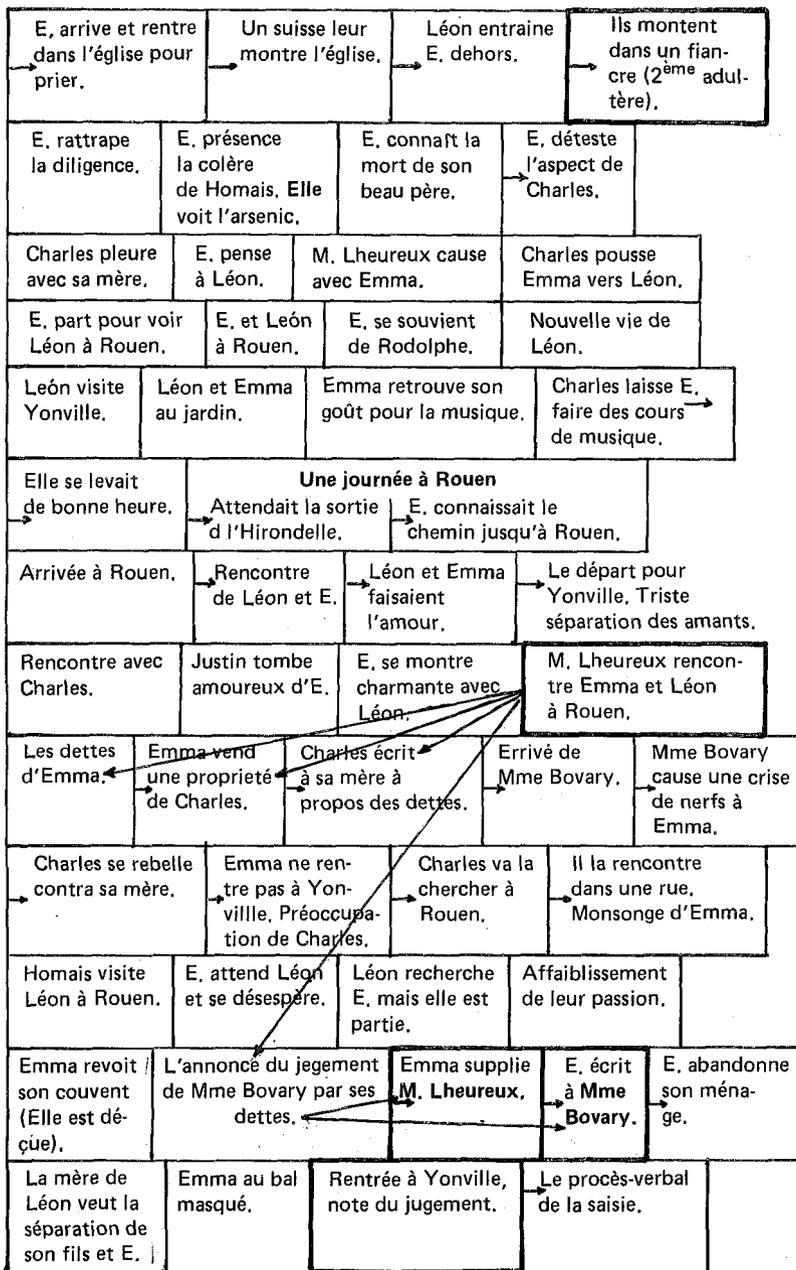
### STRUCTURE DE LA DEUXIEME PARTIE.

Yonville (description du village)	L'Auberge d'Yonville: Attente des B.	Arrivée de M. et Mme Bovary	Le dîner de M. et Mme. Bovary à l'auberge. Emma connaît Léon.	
La nouvelle maison des Bovary.	Portrait de M. Léon	L'intérêt de Homais envers les Bovary	Préoccupation de Charles sans clientèle.	Naissance de sa fille.
On cherche un nom pour le marmot: "Berthe".	Le baptême: M. Bovary père plaisante devant le curé.	Emma et Léon vont voir le marmot qui était chez une nourrice	Léon s'ennuie à Yonville, il songe à la vie et au vacarme des grandes villes.	
Les mélancoliques soirées du dimanche.	Léon et Emma s'offrent des cadeaux.	Léon indécis, il ne déclare pas son amour.	Les Bovary et les Homais vont voir l'installation d'une filature de lin.	
Emma pense à Léon: source de nouveaux rêves.	M. Lheureux offre ses produits à Emma.	Léon et Emma: causeries.	Changement dans la conduite d'Emma.	Léon désespéré
La vraie condition d'Emma.	Emma entend sonner l'Angelus: elle se souvient du couvent		E. visite l'église et cause avec le curé (déception)	
Emma pousse sa fille: accident de Berthe.	Léon part pour Paris.	Emma pense à Léon.	Homais annonce les comices.	Emma regrette Léon.
Emma malheureuse comme à Tostes.	Dépenses d'Emma.	Extravagances d'Emma.	Emma a un crachement de sang.	Charles appelle sa mère.
La mauvaise relation de Mme Bovary et sa bru.	Un jour de marché: Emma connaît Rodolphe	Les comices promenade de Rodolphe et Emma.	Rodolphe trace son plan de séduction.	
Rodolphe visite Emma.	Charles pousse E. à monter à cheval avec Rodolphe.	Rodolphe déclare son amour à E. (1 <sup>er</sup> adultère)	Emma se repentit de son adultère.	

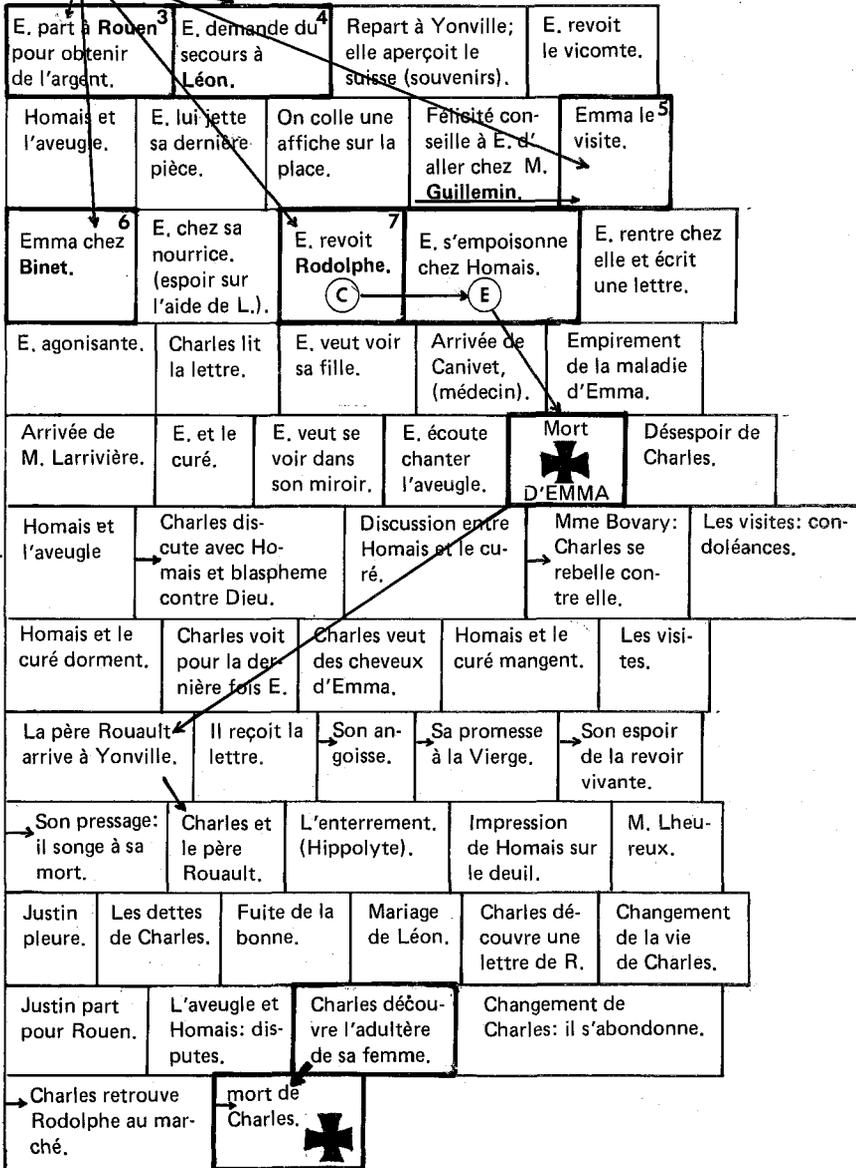


### STRUCTURE DE LA TROISIÈME PARTIE.

Léon: sa vie à Rouen.	Son plan de séduction.	Emma et Léon causent à l'auberge.	Emma écrit une lettre à Léon.	Léon attend Emma à l'église.
-----------------------	------------------------	-----------------------------------	-------------------------------	------------------------------



Les dettes.



C = cause

E = effet

## 8. Un village nommé Yonville ("Mœurs de Province").

La deuxième partie commence avec la description "en détail" d'Yonville, village qui témoignera la suite de notre histoire. C'est vraiment à ce moment que commence non seulement le développement de l'adultère d'Emma mais aussi et surtout le sujet du roman. La première partie reste par rapport à celle-là comme le dévoilement de l'éducation et la morale sous lesquelles ont vécu nos deux personnages (Baudelaire blâme précisément cette partie moralisante de Mme Bovary).

"Yonville-l'Abbaye est un bourg à huit lieues de Rouen, entre la route d'Abbeville et celle de Bauvais, au fond d'une vallée qu'arrose la Rieule..." (68). Flaubert comme Mauriac, doit faire vivre ses personnages dans un espace connu et vécu par lui-même. Son roman est placé en Normandie, son pays natal et plus exactement à Rouen et ses alentours (Tostes, Yonville...). L'écrivain doit faire vivre dans son esprit tous les événements de son œuvre pour ne pas méconnaître les moindres détails: "On quitte la grande route à la Boissière et l'on continue à plat jusqu'au haut de la côte des Leux, d'où l'on découvre la vallée" (69).

Après avoir situé son village dans le temps et dans l'espace, Flaubert commence le tableau des lieux où il lancera son blâme à travers le dénouement de son sujet:

- **l'église:** M. Bournisien, un "curé de village".
- **la pharmacie:** M. Homais ou la solennelle imbécillité.
- **le cimetière:** La mort d'Emma.

D'un bout à l'autre du roman on aperçoit la grande différence entre la vie de campagne et celle de la ville. L'opposition entre la campagne et la ville commence avec notre civilisation, après l'époque de barbarie. Lorsqu'on a laissé le régime de "la tribu" et on a pris "l'état" comme structure de gouvernement, lorsqu'on a eu conscience des "nationalités"... donc cette différence a commencé à croître car la ville a conservé les instruments de production du capital, des besoins et des loisirs et la campagne tout au contraire, est tombé dans l'isolement et la solitude. (C'est un profond désir de dévoiler les événements qui me pousse à présent vers le "matérialisme" de Marx, éloigné de tout préjugé politique). Chez Emma Bovary on trouve à chaque instant ce désir de jouir des plaisirs et des charmes de la ville, ce regret produit par une idéologie bourgeoise qui a gaspillé tant de pages pour chanter au "clair de lune", produit chez Emma ce que j'appellerai le "rêve de Paris".

Mais non seulement ces "bouquins bourgeois" produisent en elle le goût pour la ville et par conséquent le dégoût de la campagne, elle connaît aussi León, un autre rêveur du monde des loisirs: "Quant à moi, vivant ici, loin du monde (c'est-à-dire, loin de cette vie des grandes villes)... mais Yonville offre si peu de ressources!". Quant

à Rodolphe, lui aussi parle à Emma de cette campagne désagréable et monotone: "D'ailleurs, quand on habite la campagne...". Et même M. Homais cause sur Paris comme nommant un vrai paradis: "... vous avez raison , c'est le revers de la médaille!" (Il parle de la vie de Paris par rapport à celle d'Yonville). Donc...:

- **la ville:** le monde des plaisirs (rêves d'Emma).
- **la campagne:** le monde de l'ennui (vie d'Emma).

Chez Emma il peint le saut d'un monde à l'autre, **la chute d'un saut trop romantique.**

### 8.1. Les comices à Yonville (situation de l'adultère).

C'est la plus grande fête de toute l'histoire d'Yonville. "Des drapeaux tricolores pendaient aux fenêtres entrouvertes... La foule arrivait dans la grande rue par les deux bouts du village" (70). On reçoit le conseiller avec la bouche ouverte et les yeux ronds de curiosité et on écoute son discours et on l'applaudit sans y connaître le sens de ses mots. C'est un discours écrit par le pouvoir, un morceau de papier qui veut cacher la véritable situation historique et sociologique du pays et qui représente les désirs de l'élite sociale gouvernant sous l'inculture d'un peuple ignorant.

### 8.2. Le discours du conseiller. Témoignage du pouvoir.

Il commence par l'éloge du roi et de son gouvernement: "... **ce roi bien-aimé** à qui aucune branche de la prospérité publique ou particulière n'est indifférente, et qui dirige à la fois d'une main si ferme et si sage le char de l'Etat parmi **les périls incessants d'une mer orageuse**, sachant d'ailleurs faire respecter la paix..." (71). Le roi qui gouvernait en ce moment-ci était Louis-Philippe, successeur de Charles X. Et il devait faire face à ses ennemis:

- **bonapartistes:** ils regrettaient l'empire.
- **légitimistes:** ils suivaient le comte de Chambord.
- **républicains:** parmi eux, les **socialistes**.

"Le temps n'est plus, messieurs, où la discorde ensanglantait nos places publiques,... Partout fleurissent le commerce et les arts; partout des voies nouvelles de communication... la religion plus affermie, sourit à tous les cœurs... nos ports sont pleins, la confiance renaît, et enfin la France respire!..." (72).

Tous ces pauvres villageois qui aulent les belles paroles du conseiller sont plongés dans la misère, plusieurs parmi eux n'auront peut-être rien à manger ce soir, mais ils écoutent avec ferveur et ils applaudissent avec joie car c'est un jour de fête,

et les jours de fêtes il faut rire, il faut oublier notre misère, pour beaucoup de ces pauvres villageois il faudra boire pour oublier, "partout fleurissent le commerce et les arts" crit le conseiller, sachant que ces malheureux ne reçoivent rien de ce commerce et de cet art. Mais ses mots invitent les paysans avec douceur et rigueur à continuer comme jusqu'à présent, parce que d'autre façon il y aura le désordre, ils tomberont dans le gouffre, le chaos, le néant... et ils auront perdu leur paix (une paix pour mourir de faim), une paix qui signifie le refus d'une meilleure condition de vie: "Et c'est là que vous avez compris. Vous agriculteurs et ouvriers des campagnes! vous, pionniers pacifiques d'une œuvre toute de civilisation! vous, hommes de progrès et de moralité! vous avez compris, que les orages politiques sont encore plus redoutables vraiment que les désordres de l'atmosphère..." (73).

Que peuvent-ils faire pour changer leur vie? Absolument rien, le monde est comme-ça, la société ne peut pas changer (elle ne doit pas changer selon l'intérêt du pouvoir). "Continuez! Persévérez!" crie le conseiller d'une belle voix (une voix solennelle, pour les grandes occasions seulement). (Le 24 février 1848 le peuple de Paris s'insurgea. Louis-Philippe fut obligé de s'enfuir et la République fut proclamée).

## 9. Causes et effets de l'adultère d'Emma (L'intrigue amoureuse).

L'histoire (considérée comme une grande structure toujours ouverte) peut expliquer tous ses événements par des causes et des effets particuliers. On remarquera donc, que Mme Bovary est une structure fermée où chaque élément a une fonction caractéristique et où tous les résultats, tous les faits et même toutes les actions des personnages sont produites par des causes et des effets concrets. **La simple action d'Emma de porter à sa bouche l'arsenic a été produite par plusieurs causes et plusieurs effets enchaînés.** Dans ce roman, chaque situation, chaque fait, chaque détail presque sans importance pour le lecteur, aura sa finalité dans des situations, des faits et des détails postérieurs. Pour dévoiler ce réseau de causalité on peut distinguer deux événements transcendants dans la vie du couple Charles-Emma:

- l'adultère
- le suicide

### 9.1. L'adultère d'Emma (La recherche des plaisirs de l'amour).

L'adultère chez Emma n'est pas un acte gratuit mais une conséquence logique des influences idéologiques de son époque. L'explication est à la fois sociologique et psychologique. L'influence de la structure sociale (causes sociologiques) produit chez Emma une conscience concrète (effets psychologiques).

Voici l'exposé de la situation sociologique qui a produit un être tel qu'Emma.

1) **le couvent**: cette institution a eu deux influences sur Emma:

- a) **Directe**: une idéologie chrétienne qui a fait naître chez elle le désir d'un **amour divin**, éternel, ...
- b) **Indirecte**: une idéologie bourgeoise avec la recherche d'un **amour passionné et charnel** produit par un romantisme insubstantiel.

2) **la ferme**: elle vit avec son père. Absence de sa mère.

3) **le mariage**: c'est l'événement le plus important de sa vie. L'amour n'existe pas entre Charles et elle.

- absence de l'amour divin.
- absence de l'amour charnel.

4) **la Vaubyessard**: elle connaît la vie de l'aristocratie de campagne:

- absence de l'amour divin.
- extase causé par l'amour passionné (l'idéologie bourgeoise).

Donc on aperçoit qu'Emma se trouve attachée jusqu'à la mort à cet homme qu'elle n'aime pas. Et pourtant elle est poussée par l'influence des situations antérieures (le couvent, la ferme, le mariage, la Vaubyessard) vers l'amour mystique et surtout vers l'amour bourgeois. Elle veut vivre les sensations sublimes de cet amour idéalisé qui se trouve jusqu'à présent hors de sa portée.

Le jour que Mme Bovary arrive à Yonville avec son mari pour vivre une nouvelle vie, elle connaît M. León, un jeune clerc qui mange avec eux et qui cause sur les charmes de Paris et les joies de la poésie. Cet homme qui a des goûts pareils à ceux d'Emma produit chez elle le désir de l'amour charnel et passionné:

**Connaissance de León → Mme Bovary → l'amour passionné.**

Mais jouir de cet amour n'est pas si facile pour Emma parce qu'il y a l'amour divin qui l'attache au sacrifice et qui l'empêche de courir auprès de León. Un jour, en se souvenant de sa vie au couvent, elle visite le curé M. Bournisien, un homme qui vit de l'éternel mais qui n'y pense jamais; habitué à parler du ciel tous les jours il s'enferme dans le monde matériel, et quand Emma cherche en lui un conseil qui lui rende supportable la vie auprès de son mari, elle ne trouve que les excuses passagères d'un clerc qui bat des gamins au catéchisme:

**Visite au curé → Mme Bovary → refus de l'amour divin (déception).**

Léon part pour Paris. Voici une cause qui produit chez Emma deux effets très importants:

- Emma regrette Léon: éloignement des plaisirs de l'amour bourgeois.
- Emma devient malheureuse comme à Tostes. Elle a un crachement de sang.

Pendant "les Comices" Emma connaît Rodolphe, un "don Juan" qui lui parle des jouissances de l'amour passionné:

**Connaissance de Rodolphe** → **Mme Bovary** → l'amour passionné.

Charles comme un vrai idiot qui commence à créer son propre malheur pousse Emma vers l'adultère en acceptant l'invitation de Rodolphe de faire une promenade à cheval. Voici le commencement du premier adultère de Mme Bovary avec la complicité involontaire de son mari:

Promenade à cheval [ Rodolphe → 1<sup>er</sup> ADULTÈRE  
Emma

Le commencement du deuxième adultère trouve ses causes à partir du dénouement de ce premier adultère. Emma discute avec sa belle-mère, c'est le débordement de sa situation en famille, une situation qui est devenue maintenant insupportable. Alors elle décide de s'enfuir avec Rodolphe. Mais Rodolphe lui écrit une lettre en refusant de partir avec elle. Cette lettre produira deux effets extrêmement importants chez Emma:

**La lettre** → **suicide manqué (cause: négation de l'amour charnel)**  
**grave maladie** → **Lectures religieuses** (Emma se tourne vers l'amour divin).

Une fois de plus, Charles, voulant chercher quelque distraction à sa femme, après sa longue maladie, l'emmène au théâtre de Rouen, où elle rencontrera à nouveau M. Léon.

Mais la plus grande bêtise de Charles est celle de repartir pour Yonville en laissant sa femme toute seule à Rouen. Léon sans aucune barrière séduit Mme Bovary:

**Rencontre de Léon** → 2<sup>ème</sup> ADULTÈRE

Le mépris de Mme Bovary vers son mari est souvent provoqué par des situations concrètes qui la détachent encore plus de lui et la poussent vers ses amants:

- L'échec de Charles dans son opération à Hippolyte.
- La mort de son père: son aspect dégoûtant.

## 9.2. Le suicide (la mort comme unique salut).

"... et le souvenir sera toujours la source des tristesses" (74).

En jugeant les événements qui poussent Mme Bovary vers le suicide, on y découvre toujours des causes économiques. Ce M. Lheureux qui apparaît quelques fois, est l'un des témoins les plus importants de la mort d'Emma; elle est sa victime, elle est enfin la victime de toute une société.

M. Lheureux offre un jour ses produits à Mme Bovary qui commence à avoir de petites dettes qui gonfleront comme une boule de neige en descendant par une montagne.

Avant le jour de la fuite avec Rodolphe elle achète des choses pour le voyage et elle ne paye pas.

Quand Emma reçoit la lettre de Rodolphe, ayant perdu les plaisirs de cet amour charnel elle tente de se suicider. Voici le premier avertissement de ce qu'elle est capable de faire quand l'amour, le but le plus important de sa vie, lui manque.

C'est maintenant Charles qui s'engage avec M. Lheureux. Les dettes commencent à grossir et un jour Emma reçoit l'annonce d'un jugement, causé par l'impatience de M. Lheureux pour reprendre le plus vite possible l'argent que Mme Bovary lui devait. Charles n'en savait rien de tout cela.

L'annonce de ce jugement produit deux effets ou deux réactions chez Emma:

- Elle supplie M. Lheureux de retarder le paiement.
- Elle écrit à sa belle-mère en lui demandant de l'argent.

Les deux réponses sont négatives (M. Lheureux veut être payé et Mme Bovary mère, raconte ne pas avoir d'argent).

Le procès-verbal de la saisie produit deux nouvelles réactions d'Emma:

- Elle part à Rouen pour obtenir de l'argent.
- Elle demande du secours à Léon: Il n'en trouve pas mais il lui donne de l'espoir.

En arrivant à Yonville elle voit une affiche collée sur la place. Alors elle prend ses dernières décisions:

- Elle visite M. Guillaumin → échec.

- Elle visite Binet → échec.
- Elle visite Rodolphe → échec.

La visite que Mme Bovary fait à son ancien amant, Rodolphe, représente le **climax** du sujet. Elle retrouve l'odeur d'un vieil amour, d'un amour qui lui refuse son entrée, d'un amour qu'on lui a appris par des romans bourgeois.

Et voici qu'on lui ferme les deux portes auxquelles elle pouvait frapper: l'amour de Dieu et l'amour du Monde. Les deux faces d'une seule vérité, d'une grande vérité: **la vie**.

Pouvait-elle maintenant continuer à vivre? Allait-elle accepter sa faute et attendre la mort à côté de cet homme indifférent? Mme Bovary est tombée dans un vide duquel elle n'en ressortira jamais.

#### 10. Se marier vite et mal (Article de M.J. de Larra).

Larra (1809-1837), écrivain espagnol qu'on place au romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle a eu une grande importance dans le sentier du journalisme. Les critiques littéraires qui ont étudié son œuvre ont vu chez lui tout d'abord un homme extrêmement préoccupé des problèmes de son pays.

Dès 1832, Larra publie une série d'articles intitulés "El pobrecito hablador". L'article núm. 8 s'appelait "Se marier vite et mal". Dans cet article on découvre un Larra précurseur de Flaubert. "Se marier vite et mal" et une ébauche de toute une œuvre naturaliste, une œuvre qu'à travers la description réelle des faits prétend démontrer une réalité construite par l'auteur.

(On se demandera, pourquoi cet article est resté seulement une ébauche? Pourquoi Larra n'écrivit-il pas un roman de cette histoire? Le seul coupable fut son temps; vivre dans une société qui ne lisait pas parce qu'on n'écrivait pas ou qui n'écrivait pas parce qu'on ne lisait pas? voici l'éternelle question de Larra. Une société qui exigeait non pas un romancier mais un journaliste, parce qu'on finissait plus vite un article qu'un roman et on pouvait percevoir l'argent nécessaire pour ne pas mourir de faim (même pour Larra qui était l'un des écrivains les mieux payés de son temps).

Larra qui avait connu l'éducation libérale française, reste un témoin important quand cette éducation qui détruisait les anciennes valeurs (des mœurs et de la religion) sans avoir d'autres plus dignes ou plus raisonnables pour les remplacer, arrive en Espagne. Si cette éducation fut pénible en France, n'en parlons pas en Espagne.

Larra commence par nous raconter l'histoire d'un de ses neveux qui reçut cette

éducation privilégiée parce qu'elle venait d'ailleurs, et jadis tout était mieux ailleurs qu'ici. Sa mère avait eu une morale austère mais quand les français arrivèrent on laissa tomber toutes ces habitudes parce qu'elles se fondaient en une routine. "Comme cette éducation —écrit Larra— avait des fondements aussi mauvais que la première et comme cette faible humanité ne saura jamais s'arrêter au juste milieu, de l'An Chrétien nous passons au Pigault Lebrun (Des romans inmoraux)" (75).

Le jeune Auguste, son neveu, pouvait lire sans ordre ni méthode n'importe quel livre. Il pouvait vivre dans l'ignorance et le fanatisme. La religion était une convention sociale et seulement les bêtes y entraient de bonne foi, et le jeune homme n'avait pas besoin de ça pour se maintenir sain.

Enfin de cette éducation on prit les effets par les causes et le jeune Auguste sortit insouciant, superficiel, frivole, présomptueux, orgueilleux et têtu.

Voici les effets de cette éducation française, celle de Charles Bovary, dans notre pays. Le jeune Auguste a une grande ressemblance avec Charles, c'est le même résultat d'une fausse route. Larra avec un esprit plus critique que Flaubert expose les remèdes à une telle situation:

- recevoir une instruction disciplinée.
- respecter les valeurs anciennes quand on n'a pas d'autres pour les remplacer.
- amour à l'ordre.
- application à ce qui est utile (esprit bourgeois).
- prendre de l'étranger seulement ce qui est bon.
- (...)

Auguste épouse une jeune femme qui ne sait rien faire, commence à avoir des enfants. L'argent finit par lui manquer. Sa femme s'enfuit avec un ami (comme l'aurait fait Emma si Rodolphe avait voulu). Il découvre la chambre de sa femme et son amant, tue l'amant, sa femme se suicide et lui aussi.

Les conséquences de cette fausse éducation sont payées avec la vie des personnages. Mme Bovary n'ayant aucun recours pour changer de vie, pour rentrer dans cette vie toujours rêvée mais jamais vécue se suicide, comme la femme d'Auguste. Ce sont des femmes qui ont trompé leur mari et qui sont emportées tragiquement vers l'adultère.

### 10.1. Charles Bovary, une existence "plate comme un trottoir".

Sous un point de vue d'ensemble, on pourrait dire que le roman "Mme Bovary" est l'histoire d'une "existence plate", c'est-à-dire, l'histoire de Charles Bovary. Je ne

pense pas qu'Emma soit un personnage secondaire mais je trouve qu'elle existe à cause de l'existence de Charles. Existerait-elle sans un époux médiocre et imbécile comme Charles? Charles est un personnage qui commence à exister dès son enfance (et pas comme ce regard vers le passé qui dévoile l'enfance et la jeunesse d'Emma) et c'est par lui qu'on arrive à connaître Emma. Si le but du roman avait été Mme Bovary, Flaubert n'aurait-il pas achevé son roman après sa mort? Le roman finit avec la mort de Charles, causée par la découverte de l'adultère de sa femme.

**MATÍAS RODRÍGUEZ CÁRDENAS**

## NOTES

1. FLAUBERT, Gustave: *Madame Bovary*, Mœurs de province, Gallimard, 1972. Préface de Maurice Nadeau, p.5.
2. SARTRE, Jean Paul: *Qu'est-ce que la Littérature?* Gallimard, 1949.
3. *Flaubert par lui-même*, Gallimard.
4. *Flaubert par lui-même*, Gallimard.
5. SARTRE, Jean Paul. *Op. Cit.*, p. 35.
6. FLAUBERT, Gustave, *Op. cit.*, p. 7.
7. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 13.
8. *Madame Bovary* a une structure fermée comme les œuvres traditionnelles. C'est-à-dire qu'on y trouve d'abord un exposé, après un développement des faits et finalement le dénouement de l'histoire.

—Exposé: 1<sup>ère</sup> partie---(p. 11-102)---91 pages

**Structure fermée:** —Développement: 2<sup>ème</sup> partie---(p. 105-302)---197 pages

—Dénouement: 3<sup>ème</sup> partie---(p. 302-446)---144 pages

C'est une structure fermée et avec un certain équilibre entre les trois parties (91-197-144).

9. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p.24.
10. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 25.
11. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 25.
12. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 25.
13. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 26.
14. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 21.
15. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 26.
16. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 26.
17. N'oublions pas que l'homme est un projet qui se fait lui-même et qu'il est responsable de ce qu'il s'est fait.
18. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 11.
19. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 28.
20. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 22.
21. Fouillant parmi mes souvenirs d'écolier, je me souviens d'une expérience très semblable: quand j'étais fatigué j'appuyais ma tête lourde sur ma main droite. Alors la maîtresse arrivait par derrière et me serrant le poignet, disait à toute la classe: —Oh! monsieur est fatigué. Est-elle lourde, votre tête?
22. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 22.
23. LAGARDE MICHARD. Français (classe de 6<sup>o</sup>) Bordas, 1964. p. 15 (Cruel embarras: tiré de PE-GUY, Charles. Pierre, commencement d'une vie bourgeoise. Gallimard).
24. FLAUBERT, Gustave. *Op. cit.*, p. 23.

25. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 23.
26. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 23.
27. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 24.
28. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 29.
29. MAURIAC, François. *La fin de la nuit*. Bernad Grasset (Le livre de poche). 1935. p. 134.
30. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 47.
31. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 72.
32. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 31.
33. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 31; p. 42.
34. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 30.
35. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 44; p. 35.
36. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 37.
37. SAINT-EXUPERY. *Le petit prince*. Herbage Papaerbound Library. Harcourt, Brace. New York. 1971. p. 41 (*La planète du roi solitaire*).
38. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 62.
39. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 63.
40. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 62.
41. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 63.
42. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 63.
43. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 64.
44. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 64.
45. FLAUBERT, Gustave. Op. cit. p. 65.
46. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 66.
47. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 67.
48. SARTRE, Jean Paul. Op. cit., p. 102.
49. SARTRE, Jean Paul. Op. cit., p. 107.
50. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 7.
51. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 50.
52. FLAUBERT, Gustave. Op. cit. p. 50.
53. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 52.
54. FLAUBEET, Gustave. Op. cit., p. 56.
55. AZORÍN. *La voluntad*. Clasicos Castalia. Madrid (2ª Edición) 1972. p. 168.
56. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 58.
57. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 58.
58. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 60.
59. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 59.
60. MAUROIS, André. *Climats*. Livre de poche.
61. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 81.
62. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 79.
63. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 80.
64. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 83.

65. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 85.
66. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 87.
67. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 95.
68. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 105.
69. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 105.
70. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 182.
71. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 194.
72. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 194.
73. FLAUBERT, Gustave. Op. cit., p. 197.
74. AZORÍN, La voluntad. Op. cit.
75. LARRA, M, J. Artículos de costumbres. Espasa Calpe (Colección Austral). Madrid 1973. p. 19.





Xi. Armiño

